

Je me hais... Je m'aime



Roman érotico-sensuel

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

Du même auteur :

Série policière, CARBO, en 15 volumes : Un ex-policier devient enquêteur privé...)

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

Le Justicier (Roman policier : Un policier veut changer la Justice) © 1995

L’Inceste... c’est pour la vie (Histoire vécue d’un inceste dévastateur) © 1996

Élen (Saga familiale bouleversante)1997 ©

Justice Maudite (Roman policier : Une victime n’accepte pas la Justice) ©2000

Que l’on continue... Julie (Prostitution juvénile, histoire vécue) © 2003

Journalisme d’enquête sur la construction © 2011

Opération Cobra (Roman policier sur la traite des blanches)© 2011

Le Québec Noir (Roman d’aventure sur le Québec futur) ©2011

Série érotique :

Myriam© 2011

Marie Lou© 2011

Mireille© 2011

Katrine© 2011

Lina© 2011

Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011
ISBN : 978-2-924103-17-3**

Ce roman est publié par Les Éditions Jean Marc Martel sans aucune aide gouvernementale.

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété de l'auteur.
Aucune reproduction de quelque manière que ce soit, partielle ou complète, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**

jeanmarc-martel@hotmail.com

Introduction

Notre passé, face à notre présent, nous conduit vers des pensées, des réflexions, des déceptions, des habitudes, des... ce qu'ils disent, des... ce qu'ils diront, des croyances, des mythes, des répugnances, des rigolades, des... *acquires* (idées que l'on tente de faire croire à quelqu'un) des convenances, des inconvenances, des peurs, des chagrins, des peines, des normalités, des hors normes, des petites, des moyennes, des grosses, des énormes, des énormités, des obèses, des chétives... etc. Il y a tellement de termes que l'on peut accoler à la vie de la femme, à son apparence comme à son fonctionnement dans la vie de tous les jours. Ah! La femme, ce qu'elle en fait couler des pensées, des paroles, de l'encre et des regards. Les femmes, comme les hommes ont et trouveront toujours quelque chose à dire et à redire sur elles, envers une autre femme, sur leur femme, leur conjointe, leur épouse, leurs partenaires, leurs amies, leurs compagnes de travail, leurs voisines, une inconnue qui passe... Elles diront de belles choses, de mauvaises choses, des conneries, des ignominies, des compliments, des vérités, des faussetés, etc., mais elles diront toujours quelque chose. La

plupart du temps, elles se le disent à elles-mêmes, n'ayant pas le courage de le dire ouvertement. D'autres le diront à une amie pour ne pas blesser l'autre, mais rarement à la personne concernée. Les hommes, ils ne sont pas mieux, sinon pires encore, car ils se croient supérieurs.

Tout et chacun a sa manière de penser, de voir, de dire, d'aimer, de haïr, de ridiculiser, de blesser, d'être vrai ou faux, discret ou indiscret, honnête ou hypocrite. Cependant, la femme a toujours été un sujet d'importance, un sujet qui fait parler tout le monde. Que l'on en parle en bien ou en mal, mais que l'on en parle...

Dans un passé pas si lointain, la femme devait avoir un gabarit important, solide. Elle devait effectuer des tâches quasi égales à l'homme, sinon pires. L'homme recherchait, comme il le disait avec fierté dans le but de se marier, une femme bâtie pour la grosse ouvrage et capable d'enfanter facilement, les maigrichonnes et les chétives vous abstenir. D'autre part, pour tromper sa femme, il choisissait la femme genre poupée. C'était là les seuls droits qu'on lui accordait. Pour le reste, elle était ignorée, repoussée dans l'ombre de son homme, dans l'ombre des hommes. Selon certaines croyances, Dieu a créé l'homme et la femme. Le fait d'être créé avant l'autre fait-il que l'un est meilleur ou supérieur à l'autre? Dieu, comme on nous l'a présenté, comme nous l'avons connu, était un homme supérieur à tout être vivant. Cet énoncé présenté par un homme n'a-t-il pas fait de la femme un être inférieur dans la vie passée? N'est-ce pas seulement la force physique qui a distancé l'homme de la femme?

Puis, la croyance mâle et sa peur d'être dépassé ont fait qu'il décida de garder la femme sous lui et derrière lui, fortement appuyé par certaines religions dites libérales, vraies et pures, à l'image de Dieu. Dans certaines religions, elle n'est rien d'autre qu'une ombre, sur laquelle on garde le droit de la laisser respirer, une machine à enfanter la relève de l'homme, quelqu'un pour servir, quelqu'un que l'on peut asservir, qu'on a le droit d'asservir... parfois même, le droit de vie ou de mort. Je préfère ne pas m'étendre sur le sujet de la religion, car mon but premier, c'est la femme.

Depuis que la femme a été créée, elle a été abusée de toutes les manières, physiquement et psychologiquement. Je ne suis pas un expert et ne prétends pas l'être. Cependant, je voudrais partager avec vous ma vision de la femme, de toutes les femmes, sans tenir compte de son statut. Je crois que vous êtes capables de jeter ce même regard que moi vers le passé et d'examiner froidement l'histoire de la femme. La comprendre véritablement, sans distinction de supériorité ou d'infériorité. La voir telle qu'elle a été et ce qu'on en a fait, nous les hommes, depuis le début des temps. Je vous laisse parcourir ce passé, votre passé, croyant en votre honnêteté.

Pour ma part, comme je n'ai aucun cours spécialisé, je ne ferai pas d'affirmation. Je vous livrerai simplement ma version, ma vision et mes constatations acquissent au fil de mon apprentissage à l'Université de la vie. Je ne vous demande pas d'être en accord ou en désaccord avec moi, mais de m'accompagner dans une histoire que je sais vraie. Certains la

trouveront peut-être fausse, mais cela ne tient qu'à leur ouverture d'esprit. Je vais développer cette histoire sous la forme d'un roman, qui touchera les côtés encore très présents de la femme. Ce que j'en dirai sera-t-il vrai ou faux? À vous de décider. Un roman demeurera toujours un roman. Il permet de recevoir la vision d'un auteur, par la présentation de ses idées et chacun des lecteurs a le droit de croire ou de ne pas croire, d'évaluer lui-même si cela contient de la vérité, de la réalité, de la fiction, etc. Le seul but de l'auteur est de provoquer la réflexion. Que vous aimiez ou pas, je m'en fous, c'est libre à vous. Je ne suis pas là pour vous faire plaisir. Je ne suis pas là pour que vous soyez d'accord avec moi. C'est votre droit strict d'être con, aveugle et bouché par les deux bouts, comme on dit souvent. C'est aussi votre droit d'être ouvert dans votre esprit.

Ce que je vais vous raconter est... Vrai ou Faux... Réel ou Irréel... Voici donc l'histoire d'une Capucine, une fleur, une âme, un être vivant, une femme... Je dédie ce roman à toutes les femmes qui se sentent à part des autres, par la rondeur et par leur poids, etc. Et à tous ces hommes aveugles qui les rejettent, sans penser plus loin que le bout de leur queue.

Partie un

Capucine vit dans une contrée lointaine et à la fois proche de vous. La vie lui a beaucoup donnée, comme à chacun de nous, du bon comme du mauvais, du bon qui s'est parfois transformé en mauvais et du mauvais d'où en est ressorti du bon. Aujourd'hui, elle est une femme. Je ne vais pas vous la décrire, car je voudrais vous la faire découvrir avec moi. Pour le moment, elle est madame tout le monde, perdue dans la foule des femmes. Elle n'est encore personne...

Capucine est assise sur sa chaise longue, à peine cachée des rayons du soleil qui chauffent puissamment en cette journée d'été. Un chapeau de paille tressé, des verres fumés, un livre mi refermé sur les cuisses. Elle a les yeux fermés et sous la musique entrecoupée de celle des oiseaux qui survolent son terrain ou nichent dans les arbres, elle réfléchit. À quarante ans, ce fut un long chemin à parcourir derrière elle. Comme le verre de ses lunettes, son passé est noir, parsemé de déceptions, de dérisions, de douleurs, de chagrins, de peines, d'abus, mais aussi d'amour. La vie lui a

donné trois enfants et un homme qui l'aimait. Malgré ce bonheur, si grand soit-il, il ne parvient pas à lui faire oublier un passé difficile. Le présent de chaque jour la ramène vers ce passé qu'elle cherche sans cesse à refouler au plus profond d'elle-même, sans jamais y parvenir. Lorsqu'elle regarde son bonheur familial, elle se sent forte, puissante, chanceuse, gâtée, favorisée, elle se sent femme. Pourtant, elle se questionne chaque jour, à savoir si l'amour existe encore dans sa vie.

Aujourd'hui, comme presque tous les jours, il se trouve un moment, un instant malsain qui ramène son passé devant ses yeux. Elle le hait. Elle hait ce qu'elle est, elle hait son passé qui, comme une ombre noire, a toujours surplombé sa vie depuis qu'elle est toute petite. Il lui revient sous la forme d'une petite voix, une sale petite voix qu'elle ne parvient pas à contrôler, qu'elle ne parvient pas à arrêter, à faire taire, à étouffer. Une voix qui la fait carrément chier. Une voix qui vient briser ses rêves, l'empêcher de rêver. Une voix qui la ronge intérieurement. Une voix qui résonne à ses oreilles comme un écho, chambardant ses pensées les plus belles, lui montrant des images laides et destructrices. C'est un éternel recommencement depuis plus de trente ans, à chaque fois qu'elle se retrouve seule. Comme beaucoup, parvenue à son âge, elle a droit à son bonheur, à sa liberté. Pourtant, cette voix la garde prisonnière de ce passé. Sa poitrine se gonfle dans une respiration retenue, cherchant à contenir les larmes qui, chaque fois, tracent un petit ruisselet de douleur sur ses joues rondes et bronzées. Elle ouvre les yeux, essayant de se changer les

idées en regardant l'eau de la piscine bouger sous la brise légère. Elle fixe son regard sur une feuille tombée d'un arbre parce qu'elle se mourait ou simplement arrachée par un oiseau, un écureuil ou par le vent. Elle observe fixement cette feuille, petite et verte qui lentement, perd sa vie en se laissant bercer par la vague de l'eau qui, il n'y a pas si longtemps, lui donnait la vie. Capucine la regarde obstinément, la comparant à elle, perdue sur cette étendue de la vie, et seule. La petite voix démoniaque lui dit : « *elle est comme toi, seule, isolée, malheureuse, ne vaut rien et se meurt* ». Ses mains se crispent sur son livre, transposant sa colère en force physique contre cet objet qu'elle tient. Elle referme les yeux, elle ne veut plus voir cette feuille, ne veut plus entendre cette voix. Elle se lève rapidement, dépose son livre sur la chaise, retire chapeau et verres soleil et se rend à l'échelle de la piscine. Elle descend lentement sous l'eau pour ne plus entendre, ne plus penser. Elle se fout que l'eau soit froide ou chaude, elle s'enfonce à toucher la toile du fond, se laissant supporter par elle. Rapidement, elle remonte la tête hors de l'eau, à bout de souffle. La petite voix est partie, elle ne l'entend plus. Elle profite de la légèreté de son corps et fait quelques mouvements pour se maintenir en équilibre. Elle se sent si bien dans l'eau, elle n'est plus à part des autres, se sentant légère comme toutes les autres femmes.

Revenue à sa chaise longue, elle s'y étend après avoir déposé son livre en retrait sur le sol pour ne pas l'abîmer. Déjà, le soleil assèche sa peau. Les bras appuyés sur les supports de la chaise, un frisson la parcourt. Elle a

retrouvé sa paix intérieure, libérant son esprit de l'ombre malsaine. Un goût lui vient, une envie, comme elle en a parfois quand elle est seule. Elle cherche à repousser cette pensée en regardant la nature. Elle n'y parvient pas. Les réactions provoquées par son corps la ramènent en elle aussitôt. Elle avance son bras droit près de son corps, tend légèrement la main et, du bout des doigts, effleure son sein par-dessus son maillot. Elle jette un œil autour, vers les voisins parfois trop curieux. Mal à l'aise, elle replace son bras sur l'accoudoir. Elle est gênée de cette pensée, elle en a peur, se croyant anormale de penser à cela. Son éducation lui interdit, son passé lui interdit, elle n'a pas le droit de toucher à son corps, seul son mari peut le faire. C'est ça qu'on lui a inculqué dans sa religion qui lui a répété et répété tout au long de son enfance, de son adolescence et encore dans sa vie de femme. Chaque fois qu'elle succombe, elle s'en veut, se déteste, se hait même. Comment un corps qu'elle haït peut-il lui demander cela? Un bruit de tondeuse attire son attention. Elle regarde vers sa gauche et aperçoit le voisin, lui aussi en maillot de bain. Elle regarde son corps, il n'est ni mieux ni pire que son mari. Elle détourne aussitôt les yeux, par crainte qu'il ne s'en rende compte. Ce n'est pas ça qui va chasser l'idée qui s'est installée en elle. Capucine choisit de quitter le patio et rentre à l'intérieur où elle sera plus à l'aise. Bien que ses voisins l'aient vu maintes et maintes fois en maillot, elle préfère rentrer.

Une fois à l'intérieur, elle ne sait que faire. Elle reste un long moment, dissimulée par le rideau vertical de la porte-fenêtre, debout, sans bouger.

Elle se retourne et s'étant placée en retrait, elle regarde son voisin poursuivre son travail. Non! Elle n'a pas le droit de faire ça. Elle n'a pas le droit de fantasmer sur le corps de quelqu'un d'autre que son mari. Elle tourne des talons, se dirige vers la cuisine et s'arrête près du bahut. Elle prend deux poires, va les passer sous l'eau et débute la dégustation de ce fruit qu'elle aime. Dès la première croquée, le jus de la poire jaillit et un filet tombe sur sa peau, juste entre ses seins. Elle s'empresse de l'essuyer avec une serviette de table pendant qu'elle sourit. Elle mange pour oublier, pour se changer les idées et voilà que même cela la ramène vers cette pensée qui lui fait toujours aussi peur. Sa collation terminée, elle décide que c'en était assez du soleil. Elle a le temps d'aller sous la douche avant que son mari n'arrive du travail.

Dans la salle de bain où tout reluit, elle retire son maillot et par réflexe, le place aussitôt dans le séchoir. Elle s'avance vers l'évier et prend une débarbouillette tout en jetant un regard dans le miroir qui ne reflète que son visage. Il est situé trop haut pour qu'elle voie son corps. Refermant le rideau de la douche, elle ouvre le robinet et ajuste l'eau presque froide. Elle verse du savon sur la débarbouillette et retire la crème solaire qui recouvre encore sa peau. Dès qu'elle touche ses seins, comme à chaque fois, un frisson de plaisir la parcourt. Ils sont sensibles, très sensibles au toucher. Elle ne s'y arrête pas, par peur, par honte, par gêne, elle ne sait plus. C'est la même chose lorsqu'elle lave ses parties intimes, chaque fois, le goût des caresses l'envahit. Elle change la débarbouillette de main et

porte sa main droite vers son bas-ventre. Elle touche ses lèvres, glisse un doigt lentement, le faisant pénétrer en elle, puis remonte à son clitoris. En quelques secondes, la jouissance survient. Elle retire sa main et referme fortement les cuisses contre son sexe. Pendant un long moment, elle demeure sans bouger, laissant s'atténuer le plaisir reçu, sans vouloir et sans souhaiter aller plus loin. Elle a trop peur d'aimer, elle a trop honte d'aimer. Rapidement, elle termine sa douche, s'essuie et se rhabille convenablement avant l'arrivée de son mari et des enfants. Comme une vraie épouse et mère, elle doit les recevoir avec un copieux et délicieux repas.

Un maquillage très léger sur le visage, un peu de rouge aux lèvres, elle est prête à reprendre le collier de sa vie de femme, excluant tout ce qui n'est pas normal pour elle. Elle installe un CD audio dans le lecteur et sous la musique jouée, elle commence à préparer le repas. Terminée les pensées frivoles, les pensées obscènes, les gestes interdits et ces choses anormales qui la hantent dans ses moments de solitude.

Bientôt, la famille sera à nouveau réunie et elle remplira son rôle de mère et d'épouse, avec tout son amour, sans déroger aux normes de la vie. S'il fallait que quelqu'un sache ce qu'elle fait, quelle honte elle en ressentirait. S'il fallait que quelqu'un la surprenne, elle serait détruite à jamais. Elle perdrait tout le respect qu'ils ont pour elle. Ils la traiteraient sans doute de détraquée sexuelle, de malade, d'irresponsable et de nymphomane. Malgré tout ce qu'elle a lu ou écouté, personne n'était parvenu à la

convaincre que c'était normal, surtout pour elle. Et, il y avait ce passé, ce passé noir qu'elle refoule au plus profond d'elle-même. Ce passé, qui ramène encore, après plus de trente années, des images ignobles et sales. Les images de la culpabilité de ses fautes. Elle n'en a jamais parlé à personne. Seule, elle a supporté toute sa vie durant, ce lourd fardeau qui a dirigé sa vie, contraint sa vie, déchiré sa vie, brimé sa vie. Ce passé qui, comme un carcan, l'a emprisonné à jamais. Ce passé qui a fait d'elle une femme mauvaise, une femme instable parfois, une femme contrainte, une femme qui a honte d'elle-même, une femme qui se hait, une femme qui hait son corps, une femme qui a peur, une femme sans confiance en elle. Pourtant, elle est intelligente, instruite, travaillante, douce, sensible, honnête...

C'est tout ça qu'elle perdrait si jamais on découvrirait, si jamais on la surprenait à toucher son corps. Bien sûr, quelques-unes de ses amies racontent toutes sortes de choses sur le sexe, mais elle ne les croit pas et se contente de rire. S'il fallait qu'elles sachent...

Un soir, alors qu'elle n'avait pas sommeil, elle s'est levée et ouvert le téléviseur. Des amies lui avaient dit que, tard le soir, il y avait des films XXX. De la manière dont ils en parlaient, c'était très excitant. Elle voulait voir. Après avoir changé et changé les canaux, elle s'arrête finalement sur ce qu'elle cherchait. Un homme et une femme faisaient l'amour. Son regard se dirige surtout sur la femme, un corps parfait, un corps où tout était au bon endroit, un corps qui réagissait, comme jamais elle ne l'avait

fait. Comment cette femme pouvait-elle ressentir autant de sensation et pas elle? Comment pouvait-elle parvenir à ressentir tout ça, devant tout ce monde qui la regarde? C'est certainement truqué, se dit-elle. C'est impossible que la vie soit comme ça. Aussitôt, les comparaisons entre la femme et elle commencèrent. Elle se voyait si laide en la regardant. Toutes ces choses que cette femme faisait et qu'elle n'aurait jamais osé faire. Tout ce temps qu'ils prenaient, tout ce plaisir qu'ils semblaient en retirer, ces cris, ces gémissements, ces demandes de la femme pour que son amoureux continue et continue. Tout cela lui sembla interminable jusqu'au moment où elle vit jaillir le liquide de l'homme. Jamais elle ne voudrait que son mari ne lui fasse ça, c'était écœurant. Elle ferme aussi le téléviseur et retourne au lit. L'excitation que ses amies lui avaient raconté ne s'était nullement produit avec elle, si ce n'est de l'écœurement.

Allongée près de son mari, les yeux fermés, elle revoit certaines images, elle revoit surtout ce corps de femme. Elle se voit le regarder devant un miroir, mais avec le corps vu précédemment. Comment serait-elle si elle possédait ce corps? Comment se sentirait-elle? Elle voit déjà tous les hommes se retourner sur son passage, enviant de mettre les mains sur elle. Elle les voit transpirer de désir envers elle, examiner chaque centimètre de son corps parfait. Puis, l'image s'estompe lentement, faisant place à son vrai corps, celui qui est ronds, lourd et repoussant à ses yeux. Partout, toutes les images de femmes, que ce soit à la télé, dans les

revues, dans les vitrines de magasins, leurs corps étaient presque parfaits. Pas une image ne lui ressemblait, pas un mannequin ne lui ressemblait.

Au fil du sommeil qui ne vient pas, elle se voit marchant dans une allée du centre commercial, les hommes se retournant avec un sourire au coin des lèvres, ricanant avec méchanceté. Pourquoi la vie lui a-t-elle donné ce corps? Pourquoi ne lui a-t-elle pas donné au moins celui de sa sœur? Sans être parfaite ou à l'image d'un mannequin, au moins elle faisait l'envie de beaucoup d'hommes. Elle pouvait porter de beaux vêtements, parfois sexés, pour ne pas dire oser. Et son mari qui la regardait avec des yeux qu'il ne posait jamais sur elle de cette manière. Comment pourrait-il aimer une femme comme elle? Comment des hommes pourraient-ils avoir envie d'elle? Autant de questions, autant de comparaisons, autant de réflexions qui la menaient vers une seule pensée, la haine de son corps. Son mari avait beau lui faire l'amour, elle savait qu'il le faisait par obligation, pour ses besoins à lui. Paul était un homme renfermé, introverti, doux, calme et bon. Jamais il ne regarderait une autre femme, jamais il ne toucherait à une autre femme. Il se contente d'elle. S'il pouvait lui dire, s'il pouvait s'exprimer sur ce qu'il pense vraiment d'elle, au moins elle saurait. Quand il se couche à ses côtés, souvent, elle ne peut se retenir d'aller s'appuyer contre lui. Pour elle, Paul est l'homme parfait, le père parfait et le mari parfait. De toute manière, qui aurait voulu d'elle, à part Paul? Alors, elle doit tout faire pour le garder avec elle, voir à ce qu'il ne manque de rien. Elle est une mère parfaite, une servante parfaite et

tente d'être une amante parfaite ce qui, en réalité, n'est pas très difficile. Pourtant, parfois, elle dépasse les normalités et tente des choses avec Paul. Au risque de le surprendre, elle essaie des choses que ses amies lui racontent avoir faites. Elle sait immédiatement s'il aime ou pas, s'il apprécie ou pas. Ces petites expériences viennent mettre un peu de piquant et de nouveautés dans leurs relations physiques. Elle sait que, même si elle avait envie d'aller plus loin, plus rapidement, elle ne doit pas, sinon il pourrait douter d'elle. Comment peut-elle savoir ces choses, ces manières de faire si ce n'est pas quelqu'un qui lui a montré? Sans doute se poserait-il cette question. Jamais elle ne voudrait qu'il ait le moindre doute envers elle. Il lui est arrivé quelquefois de lui raconter qu'elle avait lu certaines choses touchant le sexe et que cela lui semblait fou. Il doit donc se dire, c'est dans ses livres qu'elle prend ses nouvelles idées.

Ne trouvant pas le sommeil, elle reste là, à penser et penser encore. Finalement, la fatigue vient la rejoindre et l'emporte dans le sommeil. Capucine vient de partir dans le voyage qui la conduit vers le sommeil profond. Elle est bombardée d'images cherchant à s'attacher les unes aux autres, afin de former le rêve. Images insensées, gestes insensés, rêves insensés...

~

Lorsque le cadran de Paul sonne, elle s'éveille aussitôt. Elle doit se lever et lui préparer son déjeuner et son lunch avant qu'il ne quitte pour le travail. Elle le fait comme chaque matin depuis son mariage. Elle aime le faire pour son homme, même lorsqu'elle travaille. Cinq heures trente du matin, c'est tôt, mais elle se lève. S'enroulant dans sa robe de chambre, elle touche l'épaule de Paul en passant près du lit. Il ouvre les yeux et se lève en s'étirant. Comme un zombie, il marche vers la salle de bain où, sous la douche, il finira de se réveiller. Pendant ce temps, à la cuisine tout est en préparation, alors que les enfants dorment encore. L'un après l'autre, ils se lèveront eux aussi et iront s'asseoir devant le déjeuner que leur mère aura pris soin de préparer. Puis, tout ce beau monde partira vaquer à ses affaires en la laissant seule. Heureusement, elle reprendra bientôt son travail. Les journées seront alors moins lourdes à supporter.

Au fil des années, elle a étudié afin de se perfectionner. D'une intelligence au-delà de la moyenne, elle a su faire son chemin sur le marché du travail. C'est le seul endroit où elle se sent bien. Pour ses patrons, son corps ne compte pas, ce sont ses capacités à gérer, à diriger qui importent. Directrice du personnel d'un foyer pour personnes âgées, elle était appréciée. Malgré les décisions parfois lourdes de conséquences, elle sait qu'on l'aime comme elle est, pas son corps, mais elle, la directrice. À son travail, elle ne s'est jamais sentie rejetée, elle a pleine confiance en elle, en ses capacités. Elle se doute bien que des employés doivent la traiter de grosse vache... derrière son dos, mais elle s'en fout, cela n'a pas

d'influence sur elle. C'est elle qui décide, c'est elle la patronne. Plus de deux cents employés ne sont pas chose facile à diriger et pourtant, elle y parvient. Triste parallèle avec elle-même. Elle ne parvient pas à se diriger elle-même, à s'aimer, à se combler, à se comprendre. Elle est incapable, à quarante ans, de faire taire une petite voix provenant du passé. Elle n'arrive pas à gérer sa propre vie, à décider de sa vie, à contrôler sa vie.

Partie deux

Depuis quelque temps, Capucine se rend à la bibliothèque de Montréal et dévore des livres, toutes sortes de livres. Ils lui apprennent la vie, ce qu'elle devrait être, comment elle devrait être. Et, à sa grande surprise, nulle part il n'est fait mention d'une femme ronde. On parle de la femme en général et lentement, elle s'inclut à cette généralité. Après tout, n'est-elle pas une femme? Elle poursuit, jour après jour, sa recherche sur elle-même, sur ce que devraient être toutes femmes. Elle dévore des livres sur l'érotisme, sur la sensualité, sur le comment faire plaisir à son homme, etc. Lorsqu'elle se retrouve seule à la maison, le samedi matin ou le dimanche, la famille étant partie vaquer à ses occupations, elle expérimente. La première fois, elle a eu honte d'avoir ce plaisir qu'elle avait toujours cru interdit. Pourtant, elle n'avait pas encore osé regarder son corps dans un grand miroir, se contentant de fermer les yeux quand elle posait ses mains sur lui. Elle ne touchait que ses seins et son sexe. C'était déjà beaucoup pour elle. Il subsistait encore cette crainte de se faire

surprendre à l'improviste. Alors, elle barrait soigneusement toutes les portes, vérifiait deux fois plutôt qu'une et s'enfermait dans la salle de bain. C'est sous la douche, qu'elle osa la première fois. Elle se souvient encore de cette première fois, de toute la honte et de la culpabilité qu'elle avait ressentie. Pourtant, le plaisir qu'elle avait eu, jamais elle n'en avait ressenti autant, même lorsque son mari lui faisait l'amour. De toute manière, c'était toujours elle qui demandait, depuis les tous débuts du mariage. Paul aimait le sexe, mais il n'osait pas. Il était comme ça et elle l'acceptait ainsi, même si elle rêvait qu'il la prenne sans qu'elle demande.

Assise avec son livre, elle repense à cette première fois. Face au mur, elle s'était dévêtue et immédiatement. Puis, elle était passée sous la douche, bien décidée à tenter l'expérience du vrai plaisir du corps, comme les livres l'expliquaient. Elle demeura un peu en recul sur le plancher du bain, attendant que l'eau se réchauffe. Puis, la chaleur gagna ses pieds. Elle sut alors qu'elle pouvait s'avancer. L'eau recouvrit son corps et elle se tourna de dos vers le jet de la douche. Une main passée par-dessus son épaule, elle attrapa le pommeau de la douche et lentement le ramena vers l'avant, laissant couler l'eau sous propulsion vers ses seins. Elle demeura comme ça un bon moment, savourant le plaisir. Ses mamelons devinrent si durs, qu'elle avait presque peur qu'ils explosent. Sa main droite remonta vers sa poitrine, sans ne toucher rien d'autre et se posa sur son sein gauche. Dès qu'elle le toucha, une délicieuse sensation s'empara d'elle. Lentement, elle promena sa main sur son sein d'une dimension qui

lui faisait presque honte. Son pouce se referma sur son index, emprisonnant le mamelon qu'elle serra par de petites pressions. Les yeux fermés, la bouche mi ouverte, elle savourait le plaisir défendu. Puis, comme pour expérimenter, elle prit son sein droit et refit les mêmes mouvements du bout des doigts. Comment n'avait-elle pas connu cela avant? Comment avait-elle pu se priver de cela avant? De longues minutes passèrent ainsi avant qu'elle n'ose faire descendre le jeu d'eau pour l'arrêter au niveau de son sexe excité par ses touchés. Elle avait fait le vide dans sa tête et ne voyait que ses mamelons, rien d'autre de son corps. Quand l'eau atteignit ses lèvres, elle eut presque peur de ce qu'elle ressentit. Un plaisir intense, un plaisir doux, délicieux et excitant. Sa main droite relâcha son mamelon et descendit vers son entre cuisses à peine écartées. Elle posa sa main sur ses lèvres et fit bouger ses doigts. Le clitoris excité par le jet d'eau s'était gonflé et demandait un besoin qu'elle ressentait fortement et auquel elle ne pouvait plus résister. Le majeur de sa main droite s'activa, glissa entre les lèvres et remonta vers le bouton dur qui surplombait son sexe. Dès qu'elle le toucha, elle ne put se retenir de serrer fortement les cuisses, surprise de l'effet ressenti. À peine quelques secondes plus tard, une forte jouissance s'empara d'elle et sa main se retrouva emprisonnée entre ses cuisses sous une pression énorme. Elle aurait voulu crier, hurler, mais elle n'osa pas. Ses dents mordillèrent ses lèvres, retenant tout contrôle sur sa bouche. Elle sentait ses jambes qui voulaient s'échapper sous elle. Elle tremblait sous la force de sa retenue. Elle échappa le pommeau de douche et le bruit la ramena à

la réalité comme un son de cloche qui lui aurait indiqué que le combat contre elle-même était terminé. Respiration haletante, elle replaça le pommeau, tout en cherchant à reprendre son souffle. Elle resta un long moment sous l'eau, ne sachant pas si elle devait pleurer ou rire de ce qu'elle était parvenue à faire, de ce qu'elle avait osé faire. De la main droite, elle modifia la température de l'eau, la rendant presque froide. Elle croyait ainsi reprendre ses esprits plus rapidement. Après quelques minutes de ce traitement presque froid, elle quitta le bain, s'essuya et se rhabilla. Elle en avait encore les jambes molles lorsqu'elle retourna sur le patio.

~

Aujourd'hui, elle va pousser encore plus loin. Déjà, elle s'est caressée de nombreuses fois et chaque fois la culpabilité disparaissait avec la jouissance. Elle doit absolument contrôler sa jouissance, la faire durer, la faire se poursuivre plus longtemps, afin de déguster davantage. Elle ne doit pas toucher son clitoris, même s'il lui demande. En un mois, elle n'est pas parvenue à jouir plus de dix secondes. Cette fois, elle est bien décidée à aller plus loin. Après s'être dévêtue, elle reprend son manège. Cette fois, elle laisse couler l'eau sur son corps gardant ses deux mains libres. Les yeux fermés, elle porte ses mains à ses seins lourds, devenus de plus en plus sensibles et réceptifs à ses caresses. Lentement, elle les contourne, les effleure, les serre légèrement, se donnant des sensations délicieuses. Avec

la paume de ses mains, elle effleure ses mamelons, les faisant durcir à un point tel, qu'ils lui font presque mal. Elle ne veut pas tout de suite descendre à son sexe, elle veut faire durer ce plaisir. Pourtant, elle ne parvient pas à résister quand sa main droite descend, comme si elle voulait désobéir à sa volonté. Elle la glisse sur son poil et la laisse descendre entre ses lèvres. Ses cuisses sont entrouvertes et livrent le passage nécessaire. Du majeur et de l'index, lentement, elle ouvre ses lèvres et touche l'entrée de son vagin qui se contracte aussitôt. Un bouillant plaisir s'empare d'elle, elle enfonce ses doigts vers l'intérieur, les retire, les enfonce à nouveau et poursuit ce mouvement de longues minutes, savourant les moments où le col se resserre sur ses doigts par la force qu'elle y met. Et comme par accident, son pouce touche son clitoris. Elle n'en peut plus. Les dents serrées contre sa lèvre d'en bas, elle mixte les deux mouvements et atteint une jouissance inimaginable. Cette fois, elle ne resserre pas ses cuisses, poussant plutôt son bassin vers l'avant, elle s'accorde ce droit au plaisir. Un ravissant plaisir qui lui paraît une éternité, mais qui en réalité, n'aura duré que très peu si elle se fie à ce qu'elle a lu.

De retour sur le patio, alors qu'elle est étendue sur sa chaise, elle sourit. Elle se sent satisfaite d'elle, heureuse d'avoir pu oser aller plus loin encore, fière de se sentir encore plus femme qu'hier. Elle reprend sa lecture et ne parvient pas à se concentrer. Une idée lui trotte dans la tête. Elle repense aux mouvements de ses doigts, ayant constaté qu'elle avait

eu de la difficulté à les pousser plus loin. Plus elle y pensait, plus elle optait pour se procurer un vibreur, cet appareil que semble utiliser toutes les femmes. Le problème est pourtant de taille. Comment se présenter dans un endroit où ils en vendent? Jamais elle n'oserait. Et si c'était un homme qui était là comme vendeur? Que diraient-ils, que penseraient-ils de la voir elle, avec son poids démesuré? Comment une grosse femme comme elle pouvait-elle avoir besoin d'un vibreur? Elle trouvait cela impensable et gênant, en fait, irréalisable. C'est à ce moment qu'elle eut une idée qui la fit sourire.

~

Capucine déambulait sur la rue par cette journée magnifiquement ensoleillée. Elle avait stationné la voiture à quelques coins de rue, malgré le fait qu'il y avait du stationnement directement en front du commerce où elle voulait aller. Elle marche comme si elle ne cherchait rien de précis. Pourtant, elle seule savait que ses yeux regardaient l'affiche illuminée indiquant SEX-SHOP. Elle passe lentement devant la vitrine, jette un regard du coin de l'œil par crainte de se faire surprendre par un passant qui la remarquerait. Puis, elle revient sur ses pas, passe à nouveau encore plus lentement, son regard attiré par l'objet qu'elle enviait. Il y en avait différents modèles, différentes couleurs et longueurs. Elle n'en revenait tout simplement pas de tout cet étalage aux yeux de tous. Le temps passe et elle passe et repasse devant la vitrine, sans s'arrêter, sans oser s'arrêter.

Par crainte d'être remarquée, elle décide de quitter les lieux sans entrer à l'intérieur du commerce. Intérieurement, elle se traite de tous les noms, en voulant à son physique de l'empêcher d'avoir ce droit à cette liberté. Des larmes coulent sur ses joues lorsqu'elle atteint sa voiture. Une voiture qu'elle haïssait elle aussi, trop petite pour elle, la plaçant dans un inconfort presque total. De retour à la maison, elle se sent frustrée, choquée, peinée de n'avoir pas encore une fois osé.

Elle se rend à sa chambre à coucher, se dévêt et enfile son maillot de bain. Dans la piscine, elle se sent bien, légère et agile. Elle aime l'eau, la sensation qu'elle lui procure, le rafraîchissement délicieux par cette chaleur qui la fait transpirer. Dans l'eau, elle est une autre, elle est égale à toutes les femmes. De longues minutes, elle se laisse flotter, savourant ces moments privilégiés.

De retour sur sa chaise, elle s'essuie et reprend son livre. Elle n'arrive pas à chasser les images qui la bombardent. Tous ces pénis qui étaient là, à sa portée, sans qu'elle ose s'en acheter un. Cependant, il y en avait un en particulier qui avait retenu son attention par sa longueur. Transparent, mesurant près de 30 centimètres, il avait les deux bouts identiques, comme deux membres d'hommes soudés l'un à l'autre. Celui-là aurait sans doute fait son affaire. Elle s'imagine tout ce qu'elle aurait pu faire avec cet objet et l'envie monte en elle. Elle décide de rentrer, car il reste à peine une heure avant que Paul ne revienne de son travail et les enfants aussi. Traversant la cuisine, elle se sert une limonade froide. Alors qu'elle

replace le bocal, son regard est attiré par un objet qui la fait sourire. Elle ne peut retenir sa main qui le saisit. Elle retire l'emballage plastifié et passe le bout de ses doigts sur la pelure. À l'aide d'un couteau, elle retire les petites pointes rugueuses du concombre anglais. Après tout, il a la même dimension que l'autre ou presque. Elle ne peut s'empêcher de rire en le transportant vers la salle de bain.

Debout dans le bain, la douche projette son eau tiède sur le corps de Capucine. Elle a les yeux fermés et commence à caresser ses seins, les relevant, les serrant, les effleurant, pinçant les mamelons à tour de rôle, de plus en plus fort, frôlant la douleur. Plus elle caresse sa poitrine, plus elle ressent l'envie qui monte entre ses cuisses qu'elle serre et relâche. Puis, ayant laissé l'excitation se rendre à un niveau l'empêchant de résister davantage, elle prend le concombre, le glisse entre ses lèvres, du coup, effleurant son clitoris, l'envie de la jouissance la gagne. Elle caresse ses lèvres en poussant le légume de haut en bas et finalement, elle décide de le faire pénétrer en elle. La longueur du légume lui octroie toute latitude aux caresses et lentement, elle l'enfonce en elle en laissant échapper un petit gémissement pour la première fois. Encouragée par le plaisir, elle s'imagine que c'est Paul qui la pénètre. Le va-et-vient s'accentue avec le plaisir reçu et quand elle se sent prête, sa main droite rejoint son clitoris. Les deux mouvements réunis la font exploser de plaisir. Un plaisir intense qui ne peut retenir un cri, un plaisir qui se poursuit pendant un moment jamais atteint encore. Elle serre les cuisses

et pousse dans son vagin alors qu'elle fait littéralement exploser son clitoris. La jouissance est telle que des larmes coulent de ses yeux fermés pendant que son corps tout entier tremble devant cette extase qu'elle n'aurait jamais pu imaginer. Soudain, elle arrête le tout, apeurée de ressentir autant de plaisir, un plaisir si intense qu'elle doit se retenir au pôle du rideau de douche pour ne pas tomber.

Sortie de la salle de bain, le concombre entre les mains, elle ne sait que faire avec. Elle ne peut tout même pas le faire manger à Paul et aux enfants. Après l'avoir lavé, elle ouvre le réfrigérateur et fait glisser le compartiment à légumes. Elle dissimule le légume sous d'autres et referme le tout. Après tout, c'est elle qui décide ce qui va sur la table.

Chantonnant, elle prépare le souper, afin d'être prête pour l'arrivée de la famille. Tout est en place lorsqu'ils se pointent l'un après l'autre. Les accolades, les baisers légers sur les joues suivent et tout le monde prend place à la table. Quelques instants après le début du repas...

– Dis-moi, tu aurais du concombre, demande Paul?

Capucine fige, arrêtant sa fourchette à mi-chemin entre son assiette et sa bouche. Elle faillit s'étouffer.

– J'ai dû le jeter, il a gelé, répond-elle, en baissant les yeux.

Et, le repas se poursuit sans autre intervention.

~

L'évolution de Capucine progresse chaque jour, elle ne veut et ne souhaite plus demeurer dans l'ignorance de sa petite vie qu'elle sait maintenant avoir été monotone et privée de toutes sensations corporelles. Elle ne remet pas en cause sa vie de famille, mais sa propre vie de femme. Si les autres femmes ont du plaisir, pourquoi n'en aurait-elle pas? Elle s'est trop longtemps abstenue à cause des valeurs, de la peur, de la honte et de ce passé trouble qui l'a conduit vers ce qu'elle a été toute sa vie. Après tout, n'est-elle pas une femme, elle aussi? Elle a passé trente ans de sa vie à combattre son corps et sa nature. Depuis qu'elle est enfant, qu'on l'a brisée et inconsciemment, elle avait fait d'elle ce qu'elle est aujourd'hui. Elle s'est punie assez longtemps pour des gestes posés par les autres. Elle ressent le besoin de se libérer de tout cela, le besoin de vivre une vie normale. Désormais, elle ne pleurera plus sur son passé, mais rira sur sa vie présente et future. Elle prendra tout ce qu'elle n'avait jamais osé. Il n'est pas question pour elle de remettre sa vie de famille en question, même si elle y a pensé quelquefois. Paul n'est pas parfait, mais il la traite bien, elle ne manque de rien matériellement parlant. Il s'occupe d'elle et il n'a pas à payer pour son passé. Bien sûr, il y a de petites choses qu'elle voudrait changer, cela viendra avec le temps. Il est un homme qu'il ne faut pas brusquer. Elle sait qu'elle aura besoin de patience envers lui et cela ne lui fait pas peur si c'est pour améliorer leur vie de couple. Pour le moment, elle va s'ouvrir elle-même sur la vie et après, Paul suivra bien quand il verra le changement autour de lui. Bientôt, les enfants seront assez vieux pour quitter la maison et faire leur vie d'adulte. C'est

ce moment qu'elle attendra avec impatience. Elle sait qu'une fois seuls, elle et Paul, ils reformeront un couple, un vrai couple composé d'un homme et d'une femme qui s'aiment. Ils auront donné plus de vingt ans de leur vie aux enfants, ce sera à leur tour de profiter de cette vie qui s'envole rapidement. Il lui faudra reconstruire certaines choses, mais elle est prête à se battre pour être heureuse, vraiment heureuse, telle qu'elle est, sans changer son corps. Elle sait qu'elle ne pourra le modifier vraiment. Cependant, elle peut lui apporter des améliorations perceptibles qui feront qu'elle l'aimera davantage chaque jour. Si elle est parvenue au point de ne plus s'arrêter à ce que pensent les autres, à ne plus s'habiller pour se cacher, à ne plus agir pour ne pas se faire remarquer, à ne plus se surveiller quand elle sort, elle pourra accomplir encore plus chaque jour. Après tout, elle n'est pas la seule qui est ronde, qui a un surplus de poids. Un jour, elle le sait, elle pourra se regarder dans un miroir et s'aimer, pas du premier regard, mais un jour. Elle ne s'attend pas du jour au lendemain à parvenir à se présenter dans un camp naturiste, mais elle s'aimerait.

Capucine s'est toujours questionnée sur le pourquoi de la forme de son corps. Elle disait souvent à ses amies : « *je ne comprends pas, je ne mange presque pas, et tout ce que je mange me fait engraisser* ». Maintenant, elle sait que ce n'est pas la nourriture qui l'a conduite à son poids, mais sa honte, ses peurs, sa culpabilité. Toute sa vie durant, elle a mangé ses émotions, les a dévorées. Inconsciemment, elle punissait son corps pour ce qu'il

avait fait, elle le rendait laid, afin que personne ne lui touche, elle le rendait laid pour se sécuriser. Quelle aberration! Se punir pour les autres, se détruire pour les autres, s'humilier pour les autres. Combien de fois au cours de son adolescence a-t-elle entendu des paroles blessantes à son endroit? Combien de ricanements a-t-elle entendus derrière son dos? Que de méchancetés elle a endurées, la poussant davantage à se haïr. Que de gâchis elle a supportés durant toutes ces années. Que de belles choses, que de bons moments a-t-elle gaspillés tout au long de sa vie au nom de la haine de son corps et de son passé. Il lui aura fallu du temps et de la volonté pour finalement parvenir à se découvrir. Pourquoi ces choses sont-elles si difficiles à comprendre? Pourquoi toujours cette peur qui la déchire? Pourquoi?

Demain, va-t-elle encore oser?

~

Le soleil est merveilleux, la température chaude sans être trop humide, c'est le temps de faire sa première apparition dans un centre commercial. Devant le miroir de la salle de bain, elle se coiffe, se maquille un peu plus qu'à l'accoutumée et enfile une blouse sans manches qu'elle laisse retomber sur sa jupe aux genoux. Il ne reste plus qu'à mettre ses sandales à talons moyens sans bas. Voilà qu'elle est prête à affronter sa vie, son corps, tous les regards qui se poseront sur elle. En sortant de chez elle,

elle regarde partout autour. Les voisins vont en avoir des choses à se dire! Pourtant personne ne semble faire attention à elle.

Capucine arrête sa voiture dans le grand stationnement du centre commercial et se gare un peu loin des autres voitures, afin de pouvoir ouvrir sa portière à son aise. Pas facile avec sa taille et sa petite jupe serrée de sortir d'une Toyota Tercel. Elle replace ses vêtements, respire un grand coup et reste quelques instants en observation. Personne ne lui porte intérêt. Elle marche lentement vers la porte centrale, vérifiant à chaque instant si des yeux l'observent. Rien! Arrivé à proximité des grandes portes, au même moment, un homme sort et retient la porte devant elle. Elle lui fait un sourire en le remerciant de sa galanterie.

– Plaisir madame!

Une chaleur intense descend dans son dos en entendant ces paroles pourtant simples, mais combien délicieuses à l'oreille. Elle ressent un regain de courage et fonce vers l'intérieur comme si ces deux petits mots avaient ouvert toutes les portes devant elle. Les gens passent autour d'elle sans la regarder. Elle doit le faire...

Placée en retrait d'un arbre décoratif, elle observe les gens qui magasinent. D'abord les femmes, surtout celles qui sont rondes. Puis, les hommes qui doivent certainement ricaner en les regardant. Pourtant rien de cela, personne ne se moque de personne, chacun vaque à ses occupations. Jamais elle n'avait remarqué qu'il y avait tant de femmes rondes, elle ne se voyait qu'elle.

Finalement, personne ne fait attention à personne. Elle décide de poursuivre son chemin en marchant lentement, les fesses un peu serrées par sa jupe. Elle s'arrête devant une boutique de vêtements intimes pour femmes et observe la vitrine. Des mannequins, tous aussi maigres les uns que les autres, bras en l'air, bras en arrière, ils portent fièrement des soutiens-gorge magnifiques, mettant en valeurs leurs seins en plâtre ou en d'autres matériaux. Pas un de ces mannequins n'a sa taille. Les fesses de l'un ont presque la taille de sa poitrine.

– Je peux vous aider? demande une petite voix aimable.

Capucine sursaute...

– Je regardais. Ce n'est pas vraiment à ma taille.

– Venez avec moi, je vais vous montrer quelque chose, poursuit la vendeuse avec un sourire.

Capucine n'a plus le choix, elle doit suivre. Elle ne va certainement pas se sauver encore. Après tout, c'est un magasin de femmes. Sans se préoccuper des autres, elle suit la vendeuse vers l'arrière du magasin.

– Assoyez-vous, je vais vous montrer quelques modèles, lance la vendeuse en maintenant son sourire, comme s'il était figé sur son visage.

Quelques instants plus tard...

– Je suis Mélanie et si vous le permettez, j'aimerais vous montrer des soutiens qui selon moi, seraient appropriés pour vous. Notre spécialité

n'est pas vraiment les fortes tailles, mais nous avons quand même quelques modèles attrayants.

La jeune femme déballe quelques boîtes et exhibe leur contenu sous les yeux surpris de Capucine.

– Ma taille est quarante... parvient-elle à murmurer.

– Malheureusement nous n'avons pas de quarante, sauf dans des modèles plus standard.

– Je le savais, vous voulez dire genre camisole de force, lance Capucine en se levant, déçue.

D'un air sérieux, sans reprendre sur ce que venait de dire sa cliente...

– Attendez, ne partez pas. J'ai de petites suggestions pour vous. Suivez-moi, nous allons nous rendre dans la salle d'essayage.

Capucine ne sait plus si elle doit ou pas poursuivre. Elle a chaud et se sent mal à l'aise. Pourtant, cette jeune femme lui inspire confiance. Elle décide de la suivre. La porte se referme derrière elles et la vendeuse dépose les trois boîtes sur une tablette à sa portée. Elle exhibe les trois modèles de couleur différente. Le vêtement est délicieusement brodé de dentelle et semble si petit. Quelle différence avec ce qu'elle porte!

– Vous voulez bien retirer votre blouse et votre soutien, demande la vendeuse qui s'affaire à regarder son produit, afin de ne pas indisposer sa cliente.

Capucine respire un bon coup et décide de retirer sa blouse en se tournant face au mur, là où il n'y a pas de miroir. Au moment de retirer sa brassière, la vendeuse s'approche...

– Attendez, je vais vous aider. Voilà! Retournez-vous maintenant.

Capucine obéit comme une automate. Elle n'ose pas regarder le visage de la vendeuse, par crainte d'y voir un sourire ou un effet de surprise, elle qui n'a que très peu de poitrine.

– Vous allez essayer ceci, reprend la vendeuse sans avoir changé de timbre de voix.

Capucine prend le soutien, l'enfile dans ses bras et le plaque sur ses seins, comme pour montrer l'impossibilité pour elle de porter un tel vêtement. Elle voudrait pleurer de se voir ainsi, pourtant, c'est un petit sourire qui marque son visage.

– Nous allons tenter de vous ajuster ça, si vous me permettez. Faites-moi confiance, poursuit la vendeuse, qui semblait parfaitement connaître son travail.

De ses petites mains, elle ramène les bretelles sur les épaules, ajuste les bonnets et passe derrière Capucine. Elle étire la partie du vêtement élastique de manière à conserver un confort et constate le manque de matériel. L'œil habitué, elle mémorise la retouche à faire et demande à sa cliente de retirer le soutien. Elle agit avec une telle délicatesse que

Capucine se laisse guider. Les deux autres soutiens, n'étant que pour montrer les couleurs, ne sont pas utilisés.

– Lequel aimeriez-vous? demande Mélanie.

– Le bleu foncé, je crois, mais un peu petit, s'empresse de répondre Capucine.

– Nous allons vous l'ajuster à votre taille. La retouche ne paraîtra que très peu et vous serez parfaitement à l'aise. Je vais vous montrer ce que nous allons faire. Voyez, le fabricant inclut une bande de matériel spécialement pour les fortes tailles. Il sait que la femme, peu importe sa taille, doit être belle et se trouver belle, tout en étant confortable.

Mélanie explique le travail à effectuer en permettant à sa cliente de constater par elle-même la procédure, pourtant fort simple. Capucine accepte et décide de prendre le soutien-gorge, malgré le prix qui est le double de celui qu'elle porte. Pour une fois... pourquoi pas... se dit-elle intérieurement. Avant de quitter la vendeuse...

– Mélanie, merci pour votre gentillesse. Vous ne saurez jamais à quel point vous m'avez aidé. Merci! Je repasse le chercher dans deux jours. Bye! Merci encore...

Lorsqu'elle quitte la boutique, Capucine est gonflée de satisfaction et de fierté. Elle a réussi quelque chose, que jamais elle n'aurait même osé penser il y a quelques mois. Elle n'a ressenti aucun malaise lorsque la vendeuse lui toucha les seins. Elle l'avait simplement regardé les placer

correctement dans les bonnets et ainsi, lui démontrer la mise en valeur de sa poitrine, malgré sa taille au-dessus de la moyenne.

Lorsqu'elle regagne le couloir du centre commercial, elle se sent encouragée. Elle échappe un sourire en pensant à Paul lorsqu'il la verra. Bien sûr, elle ne s'attend pas à ce qu'il s'exclame dans un long discours de flatteries, mais elle percevra sa pensée. Paul n'est pas, non plus, un adonis. Il est comme beaucoup d'hommes qui n'ont pas su prendre soin de leur corps. La proéminence de son ventre fait aussi de lui un homme de forte taille. N'est-ce pas là le mal du siècle en Amérique?

~

Capucine a attendu ce samedi soir de sortie chez ses beaux-parents pour porter fièrement son nouveau soutien. Dans la chambre, elle s'habille en mettant d'abord ses pantalons, puis sa brassière. Une fois qu'elle a placé ses seins correctement, comme lui a montré la jeune femme, profitant du fait que les enfants sont absents, elle décide de ne pas revêtir sa blouse immédiatement, mais de passer à la salle de bain sans se recouvrir. Du coin l'œil, elle observe Paul. Il est plongé dans son journal et ne porte pas attention à elle.

– Paul, tu prendrais une bière, en attendant que je sois prête?

Il relève la tête et regarde sa femme, surpris par cette question. Jamais elle ne lui avait offert cela. Lentement, il pose son journal, retire ses lunettes de lecture et regarde Capucine.

– Tu aimes?

Le sourire et l'éclat de ses yeux fournirent la réponse attendue. Cependant, exceptionnellement, il lui dit...

– C'est nouveau ça?

– Çaaaa...

– Ton...

– Oui! Je l'ai acheté cette semaine.

Capucine avait reçu ce qu'elle attendait, ce regard de satisfaction.

– Tu en as plusieurs?

– Non! Pas au prix qu'ils les vendent.

– Tu devrais pourtant.

Sans ajouter autre chose, Paul replonge dans ses nouvelles sportives. Capucine passe au frigo et ouvre une bière à son amoureux. En la posant sur la table de la cuisine, elle donne à Paul un léger baiser sur son front dégarni et, avant qu'elle n'ait eu le temps de s'éloigner, il l'attire près de lui. De sa grosse main, il caresse sa taille en remontant vers sa poitrine. Puis, comme un bébé, appuie sa tête contre ses seins. C'est la première fois qu'il lui fait ça et elle reste figée quelques secondes avant de réagir.

Elle a presque envie de pleurer devant ce geste amoureux. Paul se lève, lui prend la main et, ensemble, ils marchent vers la chambre à coucher. Elle le suit, sachant fort bien ce qu'il voulait.

La porte refermée derrière eux, il pose sa bouche contre la sienne dans un doux baiser comme il savait si bien le faire. Aussitôt, Capucine est réveillée sexuellement. Tout son corps a ressenti la douceur de l'amour de son homme. Elle passe ses bras derrière son dos pour retirer son soutien, mais Paul retient son geste. Il entoure ses bras puissants autour d'elle et la serre contre lui. Capucine n'y comprend plus rien. Paul ne s'était jamais avancé ainsi. Serait-ce ce soutien qui aurait tout déclenché? Ou, la trouve-t-il si belle qu'il n'a pu résister? Elle se plaît à croire que c'est elle, et non ce bout de matériel. Elle défait son pantalon, le laisse glisser sur ses jambes, le retire et pousse son mari vers le lit en soudant sa bouche contre la sienne. Dès qu'elle ouvre le pantalon de Paul, elle est surprise de constater la dureté de son membre. Elle se penche vers lui et porte sa bouche vers cette délicieuse érection. Pendant un long moment, elle le caresse ainsi, dans l'intimité de leur chambre. Depuis quelque temps, elle expérimente certaines choses apprises dans les livres. Elle sait qu'il aime ce qu'elle lui fait. Il ne lui a jamais refusé ou empêché de faire à sa manière quoique, parfois, il restait un peu surpris. Après quelques minutes de provocation buccale, elle s'allonge près de lui. Elle déguste profondément ce moment privilégié. Ensemble ils font l'amour, se donnant l'un à l'autre de la seule manière qu'ils connaissaient, avec tout

ce qu'ils ont dans le cœur et les tripes. Dans ces moments intimes, Capucine est aux anges. Elle sent belle, attirante, importante et amoureuse. Depuis les tous débuts de leur mariage, dès que Paul posait ses lèvres sur les siennes, ou les mains sur son corps, elle mouillait de lui, de son homme.

Ils arrivèrent chez les parents de Paul avec quarante-cinq minutes de retard sur l'heure prévue.

Partie trois

Capucine est assise au salon, alors que Paul est déjà au lit. Les enfants ne sont pas rentrés et, devant le petit écran, elle écoute discrètement une émission de télé, genre *reality show*. Elle préfère se concentrer sur un livre de psychologie qui traite des couples et de leur vie respective. Parfois elle fronce les sourcils, d'autres fois elle ricane. Pourtant, elle s'y reconnaît si souvent, trop souvent même. Puis, elle plonge dans de longs moments de réflexion. Elle refait le parcours de sa vie de couple, observe ses comportements passés et ose même faire le parallèle entre cette vie passée et celle qui est plus actuelle depuis plusieurs mois. Elle regrette beaucoup de choses, beaucoup de paroles dites parfois sans trop y penser. Elle regrette cette culpabilité qui l'a si souvent trompée dans ses décisions, dans ses goûts, dans ses envies. « *Pauvre Paul, se dit-elle, je t'en ai fait voir de toutes les couleurs. Tu as fait montre de tellement de patience envers moi, tu as été si bon, si doux. Comment ai-je pu te traiter comme ça? Comment ai-je pu seulement oser penser te quitter, partir en te laissant derrière, tout en sachant*

très bien que jamais personne d'autre que toi ne me recueillerait, m'aimerait autant que toi? Pourquoi avoir été si bête, si aveugle, Paul? Et l'éternelle question revient encore la hanter : Paul m'a-t-il marié, par amour ou par pitié? »

Aujourd'hui, elle sait que ce n'est pas le cas, mais il y a vingt-trois ans? Des larmes coulent sur ses joues, elle se trouve idiote de s'arrêter à de semblables choses. Il lui a pourtant donné trois beaux enfants, en parfaite santé, intelligents. Paul a toujours travaillé très dur, ne comptant pas les heures et ne ménageant pas sa santé. Il n'a jamais pris un coup, jamais fumé, ne se fâche que rarement, que demander de mieux. Dans le sexe, il sait la combler, même s'il ne s'avance jamais à demander. Elle s'est habituée à demander, à suggérer par de petits détours amusants. Il est certain qu'elle en aurait souhaité davantage, mais elle ne voulait pas passer pour une nymphomane, une insatiable, une bête de sexe. Une phrase lui revient à l'esprit. Un jour, un ami que Paul ne connaît pas, lui a dit : *« Capucine, à trop regarder le jardin du voisin, on ne peut cultiver le sien »*. Elle sourit, il avait bien raison. Perdre Paul serait la pire folie de toute sa vie. Elle sait que, depuis qu'elle a commencé son évolution de femme, elle voit la vie différemment, la déguste maintenant au lieu de simplement la vivre. Elle a de moins en moins de périodes noires depuis qu'elle a fait la paix avec elle-même. Elle se sent plus heureuse, plus joyeuse de vivre. Elle reconnaît plus facilement tous ces petits moments savoureux qui décorent la vie, sa vie. Ces quelques mois ont été pour elle une vraie délivrance, presque une nouvelle naissance. Elle sait que Paul s'en est rendu compte, les enfants aussi et bientôt, ce seront ses employés et ses

patrons. Quoiqu'elle ne se sente pas prête à festoyer sur sa nouvelle vie, elle n'est prête non plus à le démontrer trop ouvertement aux autres en dehors de sa famille. Elle veut être certaine qu'elle est sur le bon chemin et surtout, qu'elle ne retombera pas vers l'arrière. Elle s'est rendu compte que toute sa haine avait disparu et ce faisant, avait libéré de la place pour de l'amour. Elle reconnaît maintenant que toute la douleur qu'elle ressentait provenait de cette haine destructrice qui la rongait intérieurement, sans qu'elle ne se rende compte. Elle ne veut plus de ça, elle ne veut plus revivre ça maintenant qu'elle a goûté à cette liberté. Tout le vide qu'avait laissé la haine s'était aussitôt comblé par de l'amour, du plaisir, de la joie, du bonheur envers tous ceux qu'elle aimait, Paul le premier. C'est une nouvelle vie pour elle et chaque centimètre gagné par chaque effort, lui donne un goût de vivre nouveau.

Toutes ces nuits à ne pas dormir, à se questionner, à se remettre en question, c'est terminé. Son goût d'apprendre la vie est intense, immense, sans mesure. Une image lui revient à l'esprit sans qu'elle ne sache pourquoi. Une image qu'elle n'aurait jamais auparavant laissé pénétrer son esprit. Elle revoit le sourire de cet homme, celui qui avait retenu la porte lorsqu'elle était arrivée au centre commercial, le jour de son soutien-gorge. Un homme charmant, beau avec ses cheveux frisés et grisonnants, un homme sans bedaine, grand et élancé. Elle avait senti un frisson parcourir son échine en recevant son sourire. C'était la première fois qu'elle avait osé regarder un autre homme droit dans les yeux. Et ce soir,

seule sur le grand divan, son visage lui revenait, tout comme le frisson d'ailleurs. Elle ferme les yeux et le voit clairement. Il lui tend la main, l'invitant à l'accompagner. Fièremment, elle le suit, se sentant envier par toutes les femmes passant près d'eux. Près de la BMW sport décapotable, il lui ouvre la portière, la refermant dès qu'elle a pris place. L'automobile roule dans la ville, elle se sent regarder, voit tous ces yeux tournés vers elle. À un feu rouge, il pose la main sur sa cuisse, accompagnant le geste d'un magnifique sourire. La BMW passe devant le feu vert et emprunte l'autoroute. Cheveux au vent, le soleil chauffe son visage. Elle ne sait pas combien de temps ils roulèrent. Il emprunte une sortie qu'elle ne connaît pas, mais ne s'en soucie guère. Elle est si bien, si heureuse. Lorsque la voiture s'immobilise devant un hôtel bâti à même le flanc de la montagne. Un hôtel splendide, fabriqué d'immenses billots de bois ronds vernis. Le valet ouvre sa portière et lui tend la main pour l'aider à descendre. L'homme vient la rejoindre et lui tend le bras. Tous deux entrent dans ce hall éblouissant où il la conduit vers le comptoir de la réception. Le préposé leur souhaite la bienvenue et aussitôt, tend une carte magnétique vers l'homme qu'il semble connaître.

Empruntant le large escalier, aussi fait de bois rond, ils s'arrêtent devant la grosse porte massive. Il fait glisser la carte dans l'ouverture. Elle entend le déclic de la barrure qui glisse. Une chambre immense, dotée d'un boudoir et d'un salon, s'ouvre devant elle. La porte se referme sans bruit. Elle se sent si petite dans l'immensité de ce bonheur. Elle pose sa bourse

sur une table basse et avance lentement sur le plancher de bois verni, sur lequel reluit le soleil qui pénètre les grandes fenêtres. Elle flotte sur le nuage de son rêve. Se rapprochant de l'une des fenêtres, elle échappe un éclat d'admiration devant la beauté qui s'étale devant ses yeux. « *Ce n'est pas possible d'être si beau* », se dit-elle. La surface du lac ressemble à un miroir au pied de la montagne qui l'entoure comme son ombre. Une main se pose sur son épaule entraînant aussitôt une douce sensation. Il lui sourit alors qu'il ouvre la porte-fenêtre, lui permettant ainsi de s'avancer sur le balcon en surplomb. Elle s'enfonce dans son rêve, « *c'est impossible que si bel endroit existe en dehors des films* ». Elle respire l'air pur poussé par la brise qui l'enveloppe. Elle se sent légère, prête à se laisser porter par ce vent léger qui la caresse. Elle aimerait être un oiseau et s'envoler dans cette nature sauvage, afin d'observer du haut de son envol chaque centimètre de ce paradis.

Une chaleur intense s'empare d'elle, il s'est appuyé contre son dos, ses bras entourant sa taille. Ses jambes tremblent, sa respiration s'accroît au rythme des frissons qui la parcourent de haut en bas. Dès qu'il pose ses lèvres chaudes sur son cou, une délicieuse sensation l'envahit. Lentement, elle se retourne vers lui, offrant sa bouche. Leurs lèvres se soudent dans un baiser intense, doux, caressant et enivrant. Leurs langues se croisent, s'entrecroisent et s'enroulent l'une contre l'autre, mélangeant les salives au goût de miel. Après un long moment de ce baiser dévorant, elle retire légèrement sa tête vers l'arrière et le regarde intensément. Lentement, du

bout des doigts, il effleure ses joues, chatouillant sa peau. Son corps est soudé au sien. Il glisse ses mains vers l'arrière de son cou et remonte doucement sous sa chevelure. Elle ferme les yeux, souhaitant déguster pleinement ce moment privilégié rempli de la magie de l'amour, le premier de toute sa vie. Elle se sent belle, attirante et sensuelle aux yeux de cet homme qui la veut, elle, Capucine. Il l'accepte comme elle est. Il l'a choisi, elle, la femme qui dès son jeune âge se croyait dégoûtante lorsqu'elle se comparait aux autres. Non seulement ronde, elle avait les cheveux blonds teintés de roux, rien pour plaire à qui que ce soit. Aujourd'hui, c'était elle la privilégiée de cet homme. Toutes ces petites attentions qu'il multiplie, toutes ces paroles enveloppées de charme et de douceur ajoutés aux caresses enivrantes la portent au-delà des nuages. Avec lui, tout son passé a disparu. Pour la première fois de sa vie, elle se sent normale, égale à toutes les autres femmes.

Elle sent ses mains faire glisser la fermeture éclair de sa robe, dégageant du coup le tissu sur ses épaules. Les yeux fermés, elle le laisse s'exécuter. La robe glisse sur ses pieds alors qu'il entreprend de défaire la fermeture de son soutien-gorge. Lentement, il glisse les bretelles sur ses bras, dénudant sa poitrine généreuse. Elle facilite la chute du sous-vêtement qui rejoint aussitôt sa robe. Leurs bouches s'unissent à nouveau dans un second baiser envoûtant, délicieux et devenant presque brutal. Les mains de l'homme glissent sur la peau de son dos, descendent sur son échine, tournoient à la hauteur de ses reins ne négligeant aucun centimètre de sa

chair. Elle est en feu, prête à s'offrir à lui. Elle ressent le liquide envahir son sexe le mouillant abondamment, le faisant réagir dans une folle envie, une envie comme elle n'en a jamais ressentie, jamais connue. À son tour, elle soulève le gilet de son partenaire, dénudant son torse recouvert de poils noirs et gris sur une peau bronzée légèrement. Elle ne peut résister et de sa bouche prend l'un des mamelons de l'homme. Elle le titille, l'aspire entre ses lèvres, y tourne la langue et y pose de petits baisers. Il la laisse faire et elle en profite. L'autre mamelon est pris à partie et reçoit les mêmes caresses frôlant l'agression sous la passion de l'envie. Capucine est incapable de se retenir davantage. Elle défait lentement la boucle de la ceinture, ouvre l'attache et glisse la fermeture éclair pour aider les pantalons à descendre vers le sol. Elle regarde le sous-vêtement boxer et ses yeux se fixent sur le gonflement. Maintenant sur ses genoux, le visage à la hauteur nécessaire, elle pose sa bouche sur le membre qu'elle sait en pleine érection et y dépose un baiser du bout des lèvres. Sans attendre, à bout de patience, elle ouvre la bouche et la referme sur le membre en y gardant une légère pression. L'homme réagit par un petit gémissement de satisfaction, signalant ainsi son encouragement à la poursuite du geste. Pendant un long moment, Capucine caresse le membre de sa bouche, sans retirer le sous-vêtement, poussant la provocation à son maximum, alors que ses mains, passées sous l'ouverture des cuisses, agrippent les fesses rondes. Elle a peine à contrôler sa force décuplée par la passion. Incapable de se retenir davantage, elle fait glisser le sous-vêtement et pose ses mains sur le membre dur qu'elle dirige aussitôt vers sa bouche. Son désir est si

fort, que toute la volonté de son envie est mise à contribution. Elle s'est si souvent retenue lorsqu'elle faisait une fellation à Paul, ne voulant pas trop en faire pour ne pas être soupçonnée que cette fois, elle va se libérer de cette peur et tout donner à cet homme. Elle le caresse de sa bouche avec une telle ardeur, que l'homme n'en peut plus de résister. Il se laisse aller en hurlant son plaisir alors que ce cri excite Capucine qui refuse d'arrêter. C'est trop bon de savoir qu'elle donne un si grand plaisir à cet homme. Le jet de sperme est projeté avec force dans sa bouche. Elle ne se soucie pas du goût ou du refus possible, mais accomplit son envie jusqu'au bout. Ses mains se crispent sur le membre, le caressent dans de petites pressions le vidant totalement de son liquide. Elle enroule sa langue contre le gland jusqu'au ramollissement complet du membre épuisé par l'effort soutenu.

Il la relève et l'embrasse avec passion dans un baiser de remerciement. Lentement, il la conduit vers la chambre à coucher, l'invite à s'allonger sur le lit et la quitte quelques instants en refermant la porte de la salle de bain derrière lui. Capucine entend couler l'eau du bain, un sourire se trace sur son visage alors que ses mains glissent lentement sur son corps. Elle caresse ses seins gonflés, enserre ses mamelons de ses doigts et porte ensuite une main vers son entrecuisses. Son sous-vêtement est trempé. Elle prend plaisir à glisser ses doigts sur son sexe qui réagit aussitôt, lui donnant une intense sensation. Elle mordille ses lèvres en retirant sa main, refusant de s'accomplir dans la jouissance. Quelques instants plus

tard, la porte de la salle de bain s'ouvre et l'homme tend les mains vers elle. Elle se lève et répond à l'invitation en le rejoignant.

Une douzaine de chandelles parfumées brillent autour du bain rempli de mousse. Elle retire son sous-vêtement et son amant l'aide à embarquer dans le bain où il la rejoint. Il démarre le système tourbillon-masseur et l'embrasse alors qu'elle prend plaisir à pousser son corps contre les jets qui propulsent l'eau. Pendant un long moment, ils se laissent ainsi caresser par l'eau parfumée à l'essence de lavande. Le désir monte davantage avec chacun des baisers, pendant que leurs mains caressent leurs sexes. L'excitation est à son comble lorsque Capucine se lève, posant un pied sur le rebord du bain, ouvrant ses cuisses devant le visage de son amant. Il passe une main afin de retirer la mousse qui recouvre la vulve et les lèvres. Aussitôt qu'il pose le premier baiser, Capucine réagit rapidement en cambrant ses reins. Elle en avait tellement envie, qu'il doit retenir sa poussée. Il caresse ses cuisses, son ventre et ses fesses avec douceur faisant ainsi monter encore le désir de sa partenaire qui croyait déjà avoir atteint le sommet. Il la fait languir...

Capucine s'agrippe les mains à ses cheveux pour se contenir. Dès qu'il reprend les caresses buccales, elle échappe un cri de plaisir. Sa langue s'enserme entre ses lèvres, les parcourant de bas en haut, sans toucher le sommet. Il sait que s'il y va maintenant, elle ne pourra se retenir davantage. Il veut que son désir soit si intense, que jamais elle n'oubliera ce moment. Il continue à faire courir sa langue, alternant avec ses lèvres,

pinçant la peau par de petits mouvements provocants. Elle n'en peut plus et descend ses mains à son sexe, elle entrouvre ses lèvres et laisse échapper un oui étiré et suppliant. Le clitoris est gonflé, prêt à exploser. Dès qu'il y pose la langue, Capucine crie son plaisir en crispant ses mains sur ses cuisses, y enfonçant les ongles sans ressentir de douleur, que du plaisir, un intense plaisir, un plaisir jamais atteint. Il referme sa bouche sur le bouton de chair et le suce lentement alors que Capucine se cambre, plie des genoux, pousse, force son ventre vers son sexe, durcissant tous ses muscles. Elle sait, elle sent qu'elle va exploser, l'attente est atroce à supporter. Pourtant, elle la retient cette envie jusqu'au moment où elle n'en peut plus. Dans un long gémissement provoqué par l'entrée d'un doigt, son cri déchire l'appartement. Tel un volcan trop longtemps à couver, elle explose. La cyprine coule sur ses cuisses, ses jambes tremblent, ses fesses se serrent, tout son corps contribue au plaisir, à cette jouissance ultime. Les secondes s'accumulent et se transforment en minutes d'une jouissance sans égale, inépuisable.

Reprenant son souffle, elle ouvre les yeux. Elle est là, la respiration haletante, les mains mouillées, jambes ouvertes et le corps presque nu. C'est le son du téléviseur qui la ramène sur terre, là, dans son salon, sur le grand divan. Des larmes coulent sur ses joues, les larmes de son plaisir, les larmes de sa déception de constater qu'il n'est pas là, qu'il n'existe pas. Déçue, elle referme les yeux, se recroqueville et laisse ses larmes s'asséchées d'elles-mêmes. Elle le cherche désespérément dans ses

pensées, mais ne le retrouve pas. Seule la fatigue de son corps demeure. Après un long moment, elle se relève et ramasse ses vêtements. Elle a besoin d'une douche pour effacer toutes traces de son aventure. Sous l'eau chaude qu'elle laisse couler sur sa nuque, elle efface les dernières traces de ce rêve. Pour la première fois de sa vie, elle a permis qu'un fantôme l'envahisse, elle a permis qu'il évolue en elle, qu'il s'accomplisse jusqu'à la fin, sans le repousser. Elle réalise qu'elle a franchi un grand pas vers sa liberté de femme ronde, de femme. Elle sait maintenant qu'elle va recommencer, qu'elle s'est libérée d'une autre partie de ce lourd carcan qui l'empêchait de s'accomplir, de s'aimer, d'être elle-même. Pour la première fois, elle aime laver son corps, le toucher partout, sans avoir honte, sans avoir peur. Bien sûr, elle a encore beaucoup de chemin à parcourir dans la quête de sa liberté, mais elle sait maintenant que la route s'ouvre devant elle.

Enveloppée de sa robe de chambre, elle retourne vers le salon lorsqu'elle entend tourner la clé dans la serrure de la porte. Audrey, sa fille entre en lui souriant. Elle s'excuse du retard causé par la circulation.

– Ça ne fait rien, reprend Capucine.

– Je savais que tu m'attendais.

– Je sors de la douche, il fait si chaud. Tu as passé une belle soirée?

– Oui, maman. Tout ce qu'il y a de plus cool. Et toi?

– Moi, ma routine habituelle devant la télévision. Ton père était fatigué de sa journée, alors il s'est couché tôt. Les autres ne sont pas rentrés, mais ne devraient pas tarder. Je crois que je ne les attendrai pas ce soir.

– Je vais rester maman, va te coucher. J'attendrai qu'ils soient là avant de me coucher.

– Merci, t'es un amour, lance Capucine en l'embrassant sur les joues. Bonne nuit!

La porte de la chambre se referme sur Capucine. Elle entend aussitôt le ronflement de Paul, comme à chaque fois qu'il est fatigué. Elle s'allonge près de lui sans se recouvrir. Elle ferme les yeux et cherche le sommeil. Elle pose une main sur l'épaule de Paul et ce seul geste, suffit à interrompre son ronflement.

~

Le réveille-matin déchire la tranquillité de la chambre. Comme un automate, Paul se lève et s'étire. Elle l'observe dans la pénombre avant de se lever à son tour. Il est quelques minutes passé six heures lorsqu'elle pose les pieds au sol. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle se rend compte que, pour la première fois depuis l'âge de quinze ans, elle a dormi sans sous-vêtement. Elle sourit et revêt sa robe de chambre. Comment cela avait-il bien pu se produire? Aussitôt, elle pense à sa mère et ce qu'elle lui avait dit un jour, qu'il fallait laisser respirer les parties génitales durant la nuit.

Capucine est heureuse d'avoir pu contrer cet autre peur. « *Merci, maman!* », dit-elle à voix basse.

Elle rejoint Paul et s'affaire à préparer son déjeuner et son lunch pour la journée. Jamais elle ne l'a laissé partir sans manger, même lorsqu'il était en retard. Quant à son lunch, le laisser passer une nuit au frigo n'était pas convenable pour elle. Il avait besoin d'une bonne nutrition, de choses fraîches. Lorsqu'il vient prendre place à la table, dans une caresse, elle pose sa main sur son cou en déposant l'assiette devant lui. Il lui sourit en la remerciant. À peine vingt minutes plus tard, il l'embrasse en la serrant contre lui avant de quitter pour son travail. Elle referme la porte derrière lui, le regarde partir par la fenêtre, comme elle le fait tous les matins depuis son mariage. Lorsqu'il quitte son regard, elle s'en retourne à la table terminer son déjeuner. Une autre journée va aussi commencer pour elle.

Sans trop faire de bruit, elle fait son petit ménage en attendant que les enfants se lèvent à leur tour vers sept heures, pour eux aussi se rendre au travail. Après, elle sera libre à nouveau de penser à elle. Il lui reste encore quelques jours de vacances et la journée s'annonce magnifique. C'est sa dernière semaine et comme chaque année, les vacances terminées, ce sera le retour au boulot.

Pour la première fois depuis ses débuts sur le marché du travail, elle a hâte de retrouver son équipe. Elle se questionne à savoir s'ils se rendront compte des changements en elle. Elle sait qu'elle va sans doute modifier

certaines choses, car, sa vision de la vie change constamment depuis quelque temps. Ses vacances auront été une occasion magnifique pour remettre en place bien des choses, surtout sa manière de voir, de comprendre cette vie du passé qui lui a donné tant de fil à retordre. Bien sûr, elle n'en est pas rendue à se promener nue pour montrer son corps, pas plus qu'elle n'est prête à tout accepter. Cette étape est sans doute très loin, sinon impensable, pour ne pas dire impossible.

Au contraire, rien n'est acquis pour elle. Elle se pose sans cesse la même question à laquelle elle ne peut fournir de réponse. « *Pourquoi avoir attendu si longtemps pour se remettre en question et débiter son cheminement vers une vie meilleure?* » Que de temps elle a perdu à se morfondre, à se cacher la vérité, à admettre ce qui était pourtant si simple. Ne cherche-t-on pas toujours une réponse compliquée à un problème que l'on veut gros et important? Encore faut-il d'abord admettre le problème ce qui, non sans peine, elle a fini par faire. Pourquoi avait-elle vu ces choses comme étant incompréhensibles? Ne serait-ce pas pour qu'elles en deviennent impossibles à résoudre, pour se complaire dans son malheur? Toute sa vie durant, elle a refoulé au fond d'elle l'origine de son malaise, de ce dysfonctionnement émotif qu'elle constate aujourd'hui. Pourquoi ne choisit-on pas toujours la solution la plus simple? Veut-on croire à l'impossible, au point de tout refouler comme une admission à la défaite? Qu'est-ce qui nous fait agir ainsi, sinon la peur, cette incontrôlable peur de ne pouvoir réussir? De devoir faire face à l'échec encore une fois.

Elle cherche à comprendre, à démêler tout ça dans sa tête. Elle doit admettre avec regrets, qu'elle a fuis dans son mariage. Elle s'est mariée par peur, celle de ne pas trouver. Elle a sauté à deux pieds joints sur la première occasion qui lui a été offerte. Heureusement, l'homme, qu'elle a ainsi accepté comme compagnon de vie, s'est révélé être quelqu'un de bien, de très bien, plus qu'elle n'aurait pu le souhaiter. Pourtant, c'est seulement qu'aujourd'hui qu'elle le réalise véritablement. Paul est un être exceptionnel, un homme, un vrai. Celui qui a su prendre soin d'elle, l'accepter telle qu'elle était, sans jamais questionner ou remettre en question qui elle était. Il a eu confiance en elle et pour sa part, lui a-t-elle menti sur ses véritables intentions? Cela aussi fait partie de ses peurs. Lui fallait-il lui avouer? Une autre question qu'elle ne parvient pas à régler. A-t-elle été malhonnête envers lui? L'aimait-elle vraiment en l'épousant ou s'est-elle servie de lui comme un moyen de fuir sa réalité? Cette douloureuse réalité de son problème de poids qui lui faisait craindre de rester sur le carreau, comme le dit l'expression. Et encore aujourd'hui, ce même problème existe et déchire sa vie, l'empêche d'être heureuse. Elle a pourtant tout essayé pour y apporter une solution, physiquement du moins. Des régimes alimentaires s'avérant chaque fois un autre échec. Elle était incapable de résister, son corps lui en demandait sans cesse et elle n'avait pas la volonté de lui refuser. Exercices physiques abandonnés pour ne pas avoir eu les résultats escomptés, comme si elle aurait dû perdre trente à quarante kilos sans effort en un mois. Un éternel recommencement qui la détruisait chaque fois davantage. Une roue

malicieuse de la vie qui ne faisait qu'empirer les choses. Et l'étape ultime, celle où sa volonté n'avait qu'à dire oui. L'opération de l'estomac, un moyen qui lui apparaissait facile, sans effort et avec un résultat infaillible. Pourtant, les années lui ont démontré le contraire. Le problème de son poids était encore là, aussi présent, revenant chaque fois qu'elle croyait l'avoir contré. Puis, le temps qui passa la fit renoncer encore une fois. Elle était comme ça et resterait comme ça.

D'un autre côté, elle lui a tout donné. Elle s'est entièrement donnée à cet homme. Elle s'est comportée comme une femme exemplaire toutes ces années durant. Elle lui a donné trois beaux enfants dont il est fier. Est-ce cela aimé un homme? Est-ce cela aimé tout simplement? L'amour, qu'on lui a enseigné était de tout donner à son mari, se soumettre entièrement à lui. De lui donner une famille, des successeurs, des enfants afin que se perpétue son nom. De lui permettre qu'il devienne grand-père. Tout ça, elle l'a fait de la manière qu'elle a apprise. Maintenant que son rôle est pratiquement terminé comme mère, ses enfants étant en mesure de subvenir à leurs besoins, qu'advient-il d'elle? Aura-t-il encore besoin d'elle? A-t-elle rempli sa part du contrat? N'est-ce pas cela qui l'a conduite où elle en est aujourd'hui? La peur qu'il ne sente plus obligé envers elle, qu'il la laisse tomber, qu'elle se retrouve seule. Que de remise en question rendue à cette quarantaine de la vie. Ne serait-ce pas tout cela qui a fait qu'elle en est venue à se demander si elle devait le quitter, maintenant qu'elle avait rempli sa tâche d'épouse? Refuserait-elle qu'il la

rejette? Se sentirait-elle usurpatrice, tricheuse de rester avec lui? Partir vivre seule règlerait-il le problème? Cela répondrait-il à toutes ces questions? Elle n'en sait rien, strictement rien.

Elle a beau fouiller dans toutes ses connaissances, dans son expérience de vie, dans son instruction, elle ne parvient pas à répondre à cela. Si elle se fie à ce que la religion lui a inculqué ou aux règles à suivre édictées par ses parents, elle n'a pas failli à sa tâche, elle n'a pas triché, car elle a tout respecté à la lettre. Elle a été une bonne mère dévouée, une bonne épouse qui n'a jamais rien refusé à son mari. Elle lui a fait honneur, sans jamais le décevoir. Maintenant que le temps approche, le moment où les enfants quitteront le foyer, qu'elle se retrouvera seule avec Paul, que va-t-il advenir d'elle? Où est la réponse?

Partie quatre

Le temps passe. Le retour au travail s'est fait. Personne n'avait remarqué. Au début, elle avait été déçue d'avoir fait tous ces efforts et que personne ne lui dise. Puis, elle comprit que les changements s'étaient uniquement faits dans sa tête, avec elle-même, non pas comme directrice, mais comme femme. Elle commença à réaliser qu'elle avait de multiples facettes en elle, celle de la femme, celle de l'épouse, celle de la mère, celle de la travailleuse. Dans chacune d'elles, son comportement était différent, tout comme sa manière d'être. Elle jouait donc des rôles, comme au théâtre. Ceux de la mère et de la travailleuse étaient ses réussites. Quant au troisième, celui de l'épouse, une réussite partielle. Il ne restait que celui de la femme, celui-là, c'était son échec, du moins l'avait-elle toujours cru.

À cause de son travail, Paul se couchait tôt. Elle avait donc tout le loisir de penser lorsqu'elle se retrouvait seule le soir, les enfants étant de moins en moins présents. Elle savait maintenant sur quoi travailler, quelle partie

d'elle s'occuper, celle de la femme. Il lui fallait comprendre qui elle était, comment elle était, ce qu'elle désirait.

L'admission des rondeurs de son corps était en partie réglée. Elle se cachait de moins en moins, s'habillait avec plus d'aisance et ne se sentait plus surveiller quand elle sortait seule. L'aspect de l'opinion des autres avait presque totalement disparu. D'ailleurs, Paul l'avait remarqué et ses enfants aussi. Ils semblaient ravis qu'elle se soit décidée enfin à porter des vêtements à l'aspect moins sœurs de couvent. Elle ne portera pas de minijupes ou de jupes taille basse, il ne faut quand même pas exagérer. Elle dépasse tout de même la quarantaine, elle est mariée, occupe une fonction respectable dans la société et admet qu'elle dépasse le poids admis dans le monde d'aujourd'hui. On la classe dans les obèses, elle fait partie du fléau moderne. Si tu n'es pas mince, tu es obèse. Si tu as quelques kilos de trop, tu es ronde. La publicité dans les médias classe ainsi les gens, surtout la femme. On présente de tout pour la femme mince, mais rien pour celles qui sont rondes. On cache la femme ronde comme si elle était une horreur, une honte, une anomalie. Capucine sait qu'elle en fait partie. Chaque fois qu'elle écoutait une publicité ou en voyait une, la culpabilité s'accroissait en elle. La vie moderne a fait que la femme qui dépasse la norme est mise à part. Pourtant, des études démontrent qu'il y a de plus en plus de femmes et d'hommes ronds, en surplus de poids. Bientôt les normaux seront en minorité. Les publicités de mode s'évertuent à montrer des mannequins quasi squelettiques.

Aujourd'hui, on montre au public que la femme qui n'a pas un maximum de seins, n'est pas une belle femme, elle est anormale, difforme. On invente des milliers de produits de beauté pour la femme. Sont-ils faits que pour les femmes de dix-huit ou vingt ans, puisque l'exemple que l'on montre l'est uniquement par des femmes jeunes, grandes et minces? Entre autres, les produits pour les rides sont présentés par des adolescentes à peine sorties de la puberté. Les teintures, les crèmes épilatoires ne sont destinées qu'aux femmes minces et belles. N'est-ce pas là abuser de la femme, la culpabiliser de n'être pas conforme aux images présentées. On va même présenter des équipements pour améliorer la condition physique avec des femmes qui n'en ont pas besoin, car elles sont déjà très minces. A-t-on si peur de la femme ronde? Les revues de mode, les catalogues des grandes chaînes participent eux aussi à culpabiliser la femme ronde. Les produits de coiffure que l'on présente à la tonne, à nous en faire vomir parfois, ne s'appliqueraient-ils qu'aux femmes minces? À chaque instant de la journée, on fait le procès de la femme ronde et on la condamne sans qu'elle n'ait le droit le plus strict d'être entendue. Capucine est l'une d'entre elles, qui se sent écrasée, ridiculisée et culpabilisée. Elle en est rendue au point de ne plus s'acheter de revues de mode, de ne plus regarder la télé ou simplement se tourner la tête lorsque l'on présente ces annonces harcelantes. Pourtant, quelle quantité de tous ces produits est employée par des femmes hors des normes de ces publicistes?

Accoudée sur son bureau, Capucine réfléchié à tout ce qui se passe dans sa vie depuis quelque temps. Elle regarde la photo de ses enfants devenus des adultes à leur tour, et Paul? Pourquoi ne la suit il pas dans son évolution? Il sait pourtant qu'elle est en voie de changement dans ce qu'elle a déjà été. Il ne comprend pas ou fait tout simplement le sourd. Il ne veut pas voir ou il laisse simplement aller la vie, se disant qu'elle retombera sur terre un de ces jours. Bien sûr, il lui a fait des compliments voilés, mais sans plus... il se contente passivement d'accepter les quelques nouveautés dont il se rend compte. Irrité par ce manque d'intérêt, de cette insouciance envers elle et tous les efforts qu'elle fait, il lui prend l'envie de tout lui crier au visage, le réveiller, le faire s'exprimer. Puis, elle se ravise à chaque fois, sachant que ce serait sans doute peine perdue, car Paul ne changera pas. Il est emprisonné dans le carcan de sa vie de tous les jours, laissant toutes les responsabilités à sa femme, sous prétexte qu'il n'a pas cette habileté à prendre les bonnes décisions. Il la laisse tout décider et lorsqu'elle lui parle de certains problèmes, il ne fait que lui répondre « *tu le sais mieux que moi* ». Si au moins il faisait des efforts pour l'accompagner dans son évolution, dans sa remise en question, dans sa nouvelle vision d'elle-même, les choses seraient plus faciles pour elle.

Elle referme le tiroir de son bureau, sachant fort bien qu'elle ne pourra le changer. Il est comme ça, a toujours été comme ça et il ne changera pas. Alors qu'elle s'apprête à enfiler son veston, on frappe à la porte de son

bureau. Denis, un confrère de travail se passe la tête en affichant un large sourire.

– Que se passe-t-il, Denis?

– Rien, je voulais simplement t'inviter à venir prendre un verre, lance-t-il en ouvrant davantage la porte du bureau.

– En quel honneur cette invitation? s'empresse de reprendre Capucine fort mal à l'aise.

– Sans raison vraiment, simplement que j'aurais aimé parler avec toi ailleurs qu'au bureau, bégaié presque Denis.

– Ce soir je ne peux vraiment pas, je dois rentrer.

– Alors un autre soir...

– Tu avais quelque chose de spécial à me parler?

– Non! Non! Simplement jaser avec toi.

– On se reprendra un autre soir si tu veux bien...

– Alors, tu me le diras quand tu seras libre. Passe une belle soirée!

La porte du bureau se referme, laissant Capucine éberluer, dépasser, renverser. Il n'y a pas de mot pour exprimer ce qu'elle ressent. C'est la première fois de toute sa vie qu'un homme l'invite de cette manière. Pourquoi aujourd'hui? Denis ne lui avait pourtant jamais laissé entrevoir, ne serait-ce qu'un seul instant, un intérêt envers elle. Serait-il le seul à s'être rendu compte des changements en elle? Oufff! Lâche Capucine en

jetant un dernier coup d'œil à son bureau avant de fermer. Un sourire apparaîtrait sur son visage pendant qu'elle marche le grand corridor qui la mène vers l'ascenseur. Ce n'est que maintenant qu'elle se rend véritablement compte de l'effet de cette invitation. Un frisson la parcourt alors que l'ascenseur la conduit au rez-de-chaussée. Elle regrette d'avoir refusé, elle s'en veut, surtout qu'elle n'avait pas vraiment de choses à faire, sauf sa routine habituelle à la maison. Elle aurait pu tout simplement téléphoner et prétexter une raison pour rentrer un peu plus tard. Tout au long de la route qui la ramène, elle ne fait que penser à l'invitation. Denis n'est pas un homme très beau, mais il a son charme. Toujours bien mis, le sourire comme la parole facile, il aime bien taquiner. Jamais elle n'avait remarqué qu'il pouvait avoir un œil sur elle. « *Non! Ce n'est certainement pas ça* » se dit-elle. Après tout elle est sa patronne directe. Peut-être avait quelque chose de particulier à lui dire en regard du travail, ce qu'il fera sans doute le lendemain.

Arrivée chez elle, personne n'est encore là. Elle active le répondeur téléphonique. Les messages qu'elle entend la déçoivent. Personne ne sera là avant dix-neuf heures semble-t-il. Le soleil est encore haut dans le ciel et la chaleur n'a pas diminué. Elle décide d'aller faire une saucette à la piscine, histoire de se rafraîchir le corps ou les idées. Lorsqu'elle se laisse glisser dans l'eau, les paroles de Denis viennent encore une fois la déranger. Son regret réapparaît en même temps qu'une certaine peur. Comment aurait-elle pu accepter une invitation comme ça? Se retrouver

seule avec Denis dans un bar ou sur une terrasse? De quoi auraient-ils bien pu parler? D'autres employés auraient pu les voir et croire des choses...

Elle quitte la piscine et s'assèche en enroulant sa serviette autour de sa taille avant de prendre place sur sa chaise longue. Elle ne parvient toujours pas à oublier cette invitation. Et son imagination la pousse vers le rêve, le fantasme. Les yeux fermés, elle se voit assise sur un café-terrasse avec Denis. Ils rient de cette situation tout en parlant de choses et d'autres. Puis, elle sent la jambe de son compagnon frôler la sienne « *sans doute par accident* » pense-t-elle. Pourtant, la jambe reste là, appuyée contre la sienne. Elle ne comprend pas l'effet qu'elle ressent et se contente de ne pas bouger. Il est vrai que la table n'est pas très grande et que la promiscuité des autres clients les oblige à être proches. Tout en parlant et riant, Denis pose sa main sur la sienne comme pour la taquiner. Un long frisson la parcourt, quelque chose qu'elle n'avait jamais ressenti jusqu'à maintenant. Elle s'en trouve gênée et retire sa main.

Allongée sur sa chaise, elle suit son imagination qui progresse de plus en plus loin. Elle ose se laisser aller et son corps réagit aux images qui trottent dans son esprit. Une forte envie s'empare d'elle, celle de se caresser sous la douche. Elle ressent les fourmillements qui se propagent dans son sexe. Elle serre les cuisses et décide finalement d'aller sous la douche, n'en pouvant plus de résister. En passant dans la cuisine, elle regarde l'heure, constatant qu'elle a certainement le temps. Après avoir

barré la porte, elle referme celle de la salle de bain qu'elle barre aussi. Elle retire son maillot qu'elle laisse glisser au sol. Ses mains sont déjà autour de sa poitrine qu'elle serre en goûtant la chaleur et la douceur de la peau. Elle referme les doigts sur ses seins, les pétrissant avec vigueur. L'intensité de ses gestes fait monter en elle un goût intense de se diriger vers le plaisir. Les yeux fermés, elle pince ses mamelons en faisant des pressions répétées, frôlant le seuil de la douleur. Ils sont durs et lui procurent du plaisir. De sa main droite, elle relève son sein et penche la tête vers lui. Sa langue touche le mamelon pour la première fois. Un frisson agréable... une sensation délicieuse... elle tourne sa langue tout autour du bouton, savourant la montée du sexe en elle. Sa main gauche glisse sur son ventre et rejoint son entre cuisses. Elle sait qu'elle est mouillée de désir et le constate rapidement en touchant son sexe. Ses lèvres sont recouvertes de cyprine et elle ne peut résister à pénétrer un doigt en elle ce qui provoque le resserrement rapide de ses cuisses. L'intensité a immédiatement grimpé et la jouissance est à fleur de peau. Mais elle veut plus que ça. Elle s'arrête, retire sa main et relâche son sein. Elle passe sous la douche et active l'eau tournant du coup le bec en mode vibration. Les pulsions répétitives du jet d'eau lui procurent un plaisir agréable quand elle le passe sur ses seins avant de le diriger vers son sexe. Dès que l'eau touche le haut de ses lèvres, là où siège le bouton qui déclenche l'effet volcanique de son plaisir, elle échappe un petit râlement de satisfaction. Puis, elle dirige le jet entre ses lèvres, les massant avant de les entrouvrir avec sa main droite. Aussitôt que l'eau atteint le col, la

jouissance augmente comme un courant électrique. Elle promène le pommeau de la douche partout sur elle, revenant à périodes répétées sur ses seins et son entre cuisses. Le désir est maintenant si fort, qu'elle n'a plus envie de l'intensifier, mais de le soulager. Alors que deux doigts de sa main droite s'enfoncent en elle dans un mouvement de va-et-vient, elle applique les pulsations de l'eau sur son clitoris et accentue la rapidité de sa main jusqu'à l'explosion totale, maximale. Tous les muscles de son corps sont mis à contribution, sa tête se renverse, son dos se courbe, alors que ses bras enserrant ses seins, ses reins se cambrent et la jouissance, tel un feu sur lequel on aurait appliqué de l'accélérateur, explose. Elle sent le bouillon de son plaisir couler sur ses doigts, chaud, presque brûlant. Sa respiration est haletante et saccadée tandis qu'un murmure à peine audible sort de sa gorge contractée. Le plaisir est si intense qu'elle est incapable de retirer le jet d'eau qui continue à exciter son clitoris alors que ses doigts reprennent les mouvements de pénétration, accélérant encore et encore le va-et-vient. Cette fois, elle ne peut retenir le cri presque déchirant qui sort de sa gorge. Pour la seconde fois, elle jouit, rejetant davantage de bouillon sur ses doigts. Le plaisir est si intense qu'elle a peine à retirer ses doigts avant de laisser retomber le pommeau de la douche. Le front appuyé contre le mur, elle tente de reprendre son souffle et son équilibre, car ses jambes tremblent. Elle entend presque claquer ses genoux l'un contre l'autre. Jamais elle n'avait atteint pareille jouissance, pareil plaisir. Pour la première fois, des larmes, poussées par une trop grande émotion, glissent sur ses joues. Elle reste un long moment sans

bouger, surtout incapable de bouger. Peu à peu, elle reprend ses esprits et rattrape le pommeau de douche qu'elle reprogramme à la position normale en le raccrochant. Elle laisse couler l'eau sur son corps pendant un long moment avant de se laver. Lorsqu'elle quitte la salle de bain, enveloppée dans son peignoir, elle a encore de difficulté à marcher. Elle se sent si bien dans cette détente qu'elle aurait presque envie de s'allonger sur son lit et de s'endormir paisiblement. Pourtant, le cadran de Paul la ramène vers la réalité. Elle doit aller préparer le souper.

~

Paul a pris son souper, tout comme les enfants qui ont quitté presque aussitôt, tandis que Paul est allé s'allonger sur le patio pour prendre son café. Dès qu'elle a tout rangé, elle le rejoint. Le journal en main, il poursuit la lecture de ses nouvelles, ignorant qu'elle était là. Gagné par la fatigue, Paul s'endort. Elle laisse se reposer un peu et vers vingt et une heures, elle le réveille pour qu'il aille prendre sa douche et se coucher.

Lorsqu'elle se penche vers lui pour lui donner un baiser, il saisit sa tête et prend sa bouche avec passion. Il n'en fallait pas plus pour que Capucine se laisse entraîner dans le lit. Elle retire le peu de vêtements qu'elle porte et se glisse près de Paul. Leurs bouches se prennent avec chaleur et désir physique à tout le moins. Lorsque Paul la relâche, elle se glisse sur lui et sa main droite se referme sur le membre en érection. Aussitôt, elle fait

tourner sa langue autour du gland, l'excitant davantage. Puis, comme elle aime le faire, elle referme sa bouche sur le membre, pressant ses lèvres sur la peau mouillée dans un mouvement de va-et-vient lent, mais délicieux. Elle connaît si bien Paul qu'elle sait lorsqu'il faut qu'elle arrête. Elle se remonte alors sur lui, guidant le membre au sommet de sa forme vers son entre cuisses. Le désir l'a fait mouiller elle aussi et lentement elle le fait pénétrer en elle. Ils s'échangent les sensations dans des mouvements plutôt lents puis, l'excitation approchant son paroxysme, ils accentuent leurs corps, alors que Capucine masturbe son clitoris dans un élan de plus en plus rapide. Ensemble, ils jouissent. Elle sent le jet de sperme la frapper intérieurement, juste avant qu'elle n'atteigne à son tour la jouissance. Pendant de longues secondes, les mouvements ralentissent jusqu'à s'arrêter. Elle se laisse tomber sur lui et leurs bouches s'unissent une dernière fois. Elle lui souhaite bonne nuit et revêt sa robe de chambre avant de refermer la porte derrière elle. Paul s'est endormi presque instantanément.

Une autre soirée qui se termine alors qu'elle se retrouve seule.

~

Lorsque Capucine arrive à son bureau, elle fait comme tous les matins, elle s'arrête à la cafétéria prendre un jus ou un café. Quand elle relève la tête pour se chercher une place, elle aperçoit Denis qui lui fait un signe discret de venir le rejoindre.

- Bon matin! Tu vas bien? demande-t-il, lorsqu'elle prend place à la table.
- Oui merci! Ça va et toi?
- Très bien aussi, surtout avec ce magnifique soleil.
- Dis-moi? Quelque chose me tracasse. Pourquoi cette invitation hier?
- Simplement en amitié, sans arrière-pensée... Peut-être aussi le goût de pouvoir passer quelques moments avec toi devant un verre à bavarder de choses et d'autres, hors du bureau.
- Ah bon! Se contente de répondre, Capucine.

Ils parlent un moment de la journée de travail qui approche et quittent la pièce ensemble pour rejoindre leur bureau respectif. Capucine n'en sait pas plus sur le but de l'invitation et se promet d'en apprendre davantage dès qu'il la renouvellera. Peut-être qu'il ne réitérera pas! Elle avait été tellement surprise qu'un autre homme que son mari s'intéresse à elle, qu'elle ne se souvient même pas comment elle avait refusé. Cependant, cette invitation, après y avoir réfléchi, l'avait flattée. Son attention gardée en suspens dans ses pensées ne lui avait pas permis d'entendre frapper à sa porte.

- Madame, vous avez une réunion du conseil dans cinq minutes, lance la secrétaire.

Capucine sursaute en entendant la voix...

- Merci! J'avais complètement oublié.



Les jours passent et Denis ne s'est toujours pas manifesté dans son invitation. Capucine n'a cependant pas oublié. Un sentiment de déception la poursuivait chaque fois qu'elle y pensait. Le comportement de Denis à son endroit n'avait pourtant pas changé. Il ne lui parlait ni plus ni moins qu'auparavant. Et comme chaque fois qu'elle se retrouvait dérangée par des pensées, elle les chassait rapidement. Elle refusait de se faire encore du mal, préférant prendre le plus beau de la vie. Maintenant qu'elle avait presque réussi à se débarrasser de cette voix dévastatrice qui lui courait après depuis son enfance, elle ne voulait plus retomber dans cette douleur. Depuis que tous ces bouleversements dans sa vie étaient survenus les uns après les autres, elle était fière d'elle. Elle se trouvait plus belle, se sentait mieux, dormait mieux et n'avait presque plus ces périodes noires qu'elle devait dissimuler aux siens. Dans son côté intime, elle était satisfaite, profitant de plus en plus de la jouissance qu'elle apprenait à contrôler chaque fois davantage. Maintenant, lorsqu'elle sort, qu'elle soit avec Paul ou seule, elle marche la tête haute, peu importe l'endroit. C'est terminé de baisser la tête, de se sentir observer et ridiculiser par elle-même. Elle se libère chaque jour et se sent devenir de plus en plus femme. Même au niveau de Paul, elle n'a plus d'attentes, elle le prend comme il est. Elle s'occupera de lui lorsqu'elle sera totalement libérée comme femme. Pour le moment, elle pense à elle, à elle seule. Elle

se gâte en vêtements, se maquille un peu plus, mais différemment. Elle apprend peu à peu à se mettre en valeur et chaque fois qu'un homme pose les yeux sur elle, elle ne sent plus diminuée. Au contraire cela provoque en elle un petit pincement d'orgueil, une forme de fierté. Bien sûr, elle est encore loin de la totale liberté, mais elle la voit poindre devant elle. Il lui reste un pas très pesant à accomplir, celui de se décider à entrer dans un sex-shop et c'est ce soir en fin d'après-midi, qu'elle tentera l'ultime essai.

Capucine stationne sa petite voiture à quelques pâtés d'édifices où se trouve le commerce. Verres fumés, tête en l'air, elle ne regarde personne des gens qu'elle croise. Elle marche d'un pas nonchalant, jetant un œil dans les vitrines et ralenti à proximité de la boutique visée. Après une grande respiration, elle pose la main sur la poignée et fonce. Dans le commerce deux femmes, des clientes et une jeune fille, la préposée au service. Capucine les ignore et se promène dans la petite boutique, souriant devant toutes ces choses aussi farfelues les unes que les autres. Ce qui l'intéresse, c'est ce pénis à deux bouts. Profitant que les deux clientes quittent, elle s'approche du comptoir où elle est accueillie par la jeune femme qui lui sourit.

Presque trente minutes plus tard, Capucine sort du commerce, satisfaite d'elle malgré l'argent dépensé, beaucoup plus qu'elle ne l'avait imaginé. En fait, elle s'était procuré deux objets suite aux conseils de la préposée. D'abord son fameux pénis double et un vibrateur qui, semble-t-il, était

très performant. Lorsqu'elle avait payé ses achats, les mains lui tremblaient comme si elle était en faute. Elle avait osé et était fière lorsqu'elle rejoignit sa voiture. Elle se sentait légère, libérée d'un fardeau. Comme elle s'apprêtait à monter dans sa voiture, elle entendit son nom. Surprise, elle se retourne... Denis est à quelques pas d'elle, la saluant de la main. Capucine débarre sa portière et lance son sac à main sur le siège passager.

– Hey! Que fais-tu dans le coin, demande Denis.

– J'avais quelques courses, bafouille presque Capucine, certaine que Denis l'a vu sortir de la boutique.

– Et maintenant, tu fais quoi?

– J'allais rentrer.

– À quelques pas d'ici il y a un magnifique café-terrasse, tu m'accompagnes pour un verre?

– Pourquoi pas, reprend Capucine sans trop savoir pourquoi elle acceptait cette invitation. Était-ce pour dissimuler sa gêne qu'il découvre d'où elle arrivait?

– Bien! Alors on y va, lance Denis.

Capucine récupère sa bourse et barre sa portière après avoir laissé le sac de ses emplettes, bien dissimulé sous le siège avant. S'il fallait que Denis voit... Le couple prend place à une table en bordure du trottoir. Denis lui offre de commander pour elle, le mixte qu'il préfère. Elle accepte

expliquant qu'elle aime goûter de nouvelles choses quoiqu'elle ne soit pas très versée sur la boisson en général. Le serveur pose les verres remplis d'un liquide plutôt verdâtre avec deux morceaux de fruits accrochés au rebord. Une section de limette et une d'orange décorent le breuvage. Capucine observe Denis qui croque aussitôt dans la limette, puis dans l'orange. Elle l'imité aussitôt, tout en laissant échapper un petit bruit vocal de satisfaction au goût mélangé de surette et de sucré.

– À ta santé, lance Denis, en levant son verre, aussitôt imité par sa compagne.

Capucine ne sait que dire, même si une foule de questions lui démange les lèvres. Elle préfère demeurer réservée, attendant qu'il dirige la conversation. Sous ses verres soleil, elle surveille le regard de son compagnon qui ne se gêne pas pour s'attarder sur son corsage. Elle ne se doute pas que le soleil apporte une certaine transparence à sa blouse blanche et c'est justement ce qui accroche les yeux de Denis. À la fois flattée et mal à l'aise, elle n'a d'autres choix que de laisser l'homme en faire à sa guise.

– Je peux te poser une question?

– Tu peux toujours, mais je me réserve le droit de ne pas répondre, lance-t-elle en souriant

– Bien sûr! Dis-moi, j'ai remarqué depuis quelque temps beaucoup de changements en ce qui te concerne et ça me tracasse. Je me trompe?

- Je ne sais pas quoi te répondre. Je ne pense pas avoir changé à ce point.
- Tu portes un maquillage différent, des vêtements différents...
- Sans doute un goût de femme, réplique Capucine, ne sachant quoi répondre d'autre.
- Je te trouve beaucoup plus jolie et plus fière qu'auparavant. Tu es très agréable à regarder.

Capucine sent monter la chaleur en elle en entendant ces paroles. Elle sait que son visage doit être tout rouge par la gêne. Elle se sent fondre sur la chaise trop petite pour elle. C'est la première fois que quelqu'un lui fait un tel compliment et aussi directe que ça. Elle reste bouche bée, se contentant de sourire.

- Merci! Finit elle par échapper.
- C'est vrai, reprend Denis. Si je l'ai remarqué, d'autres l'ont certainement fait aussi. Alors je voulais te le dire.
- J'apprécie, lance à voix basse, Capucine qui commence à trouver le temps long.
- Je suis ravi que tu aies accepté mon invitation. Je me sens choyé de ta présence. Il y a si longtemps que je voulais t'inviter, mais je n'osais pas. Tu es ma patronne et cela m'indisposait. J'avais peur que tu penses toutes sortes de choses.
- Non, l'interrompt, Capucine. Je ne suis pas ici comme ta patronne. À l'extérieur du bureau, je suis une femme comme les autres. Je ne mêle

jamais travail et amitié. Comme l'heure avance, je vais devoir quitter. Je te remercie de ce moment agréable, mais je dois vraiment partir.

– J'espère qu'on se reprendra. J'aimerais mieux te connaître comme femme. Tu sais que tu m'as toujours intrigué.

– C'est gentil. Dis bonjour à ta conjointe et à ta famille, lance Capucine en se levant.

– Je suis divorcé, tu l'ignoris?

– Ah oui! Alors, on se revoit demain au bureau.

Capucine s'éloigne en laissant un sourire derrière elle, soulagée que Denis n'ait pas fait allusion à sa visite au sex-shop. D'un pas vif, elle marche vers sa voiture. Dès qu'elle reprend place au volant, elle s'empresse de dissimuler son petit sac d'emplettes dans sa bourse, ne voulant pas l'oublier sous son siège. Après une trentaine de minutes dans la circulation dense, elle arrive chez elle. À la maison, elle tourne en rond, cherchant un endroit où personne ne retrouverait par hasard ces objets. Finalement, c'est dans son tiroir de bureau, sous ses sous-vêtements, là où personne n'allait, mis à part elle.

~

Pendant plusieurs jours, les objets sexuels demeurent cachés, sans que Capucine ne se décide à les reprendre. Ce n'est qu'en fin d'après-midi un samedi, après s'être rafraîchie dans la piscine, qu'elle choisit le moment

propice. Seule à la maison, elle récupère les deux objets et les nettoie comme la vendeuse lui avait expliqué. Elle insère les batteries dans celui qui est articulé et vérifie chacune des fonctions, hésitante à s'en servir sur elle. Allongée sur son lit, après avoir retiré son maillot de bain, elle examine sous tous les angles l'appareil. Le plaçant en mode vibratoire, elle le teste dans sa main avant d'oser le descendre vers sa poitrine. Dès que le gland synthétique touche le mamelon, une délicieuse sensation l'excite aussitôt. Le petit bouton de son mamelon durcit rapidement et elle en retire un plaisir agréable, passant d'un sein à l'autre. L'envie monte en elle à mesure qu'elle déplace l'objet sur son corps, l'appareil effleurant sa peau. Dès qu'elle le pose à l'ouverture de ses lèvres pubiennes, un sursaut la fait réagir aussitôt. La douceur se mêle à l'excitation grandissante, la poussant à expérimenter davantage. La vibration fait réagir son corps d'une manière inconnue pour elle. Il se contorsionne sous l'effet bienfaisant, l'invitant à lui en donner encore et encore. Le temps n'existe plus, seul son plaisir l'habite profondément. Impossible de s'arrêter, les sensations augmentent sans arrêt et dès qu'elle glisse l'appareil entre son col, un cri de plaisir s'échappe aussitôt de sa bouche. Elle le garde quelques instants en place, mais ne peut résister, elle l'enfonce après l'avoir mis en position articulée et vibratoire. Une partie de l'appareil tournoie légèrement procurant une saveur inimaginable. Elle le maintient en place de longues minutes, savourant son plaisir. Elle l'enfonce, le retire légèrement puis l'enfonce à nouveau. La jouissance ultime approche rapidement alors que de sa main libre, elle caresse son clitoris.

L'explosion ne se fait pas attendre, ses jambes se raidissent, son bassin se cambre, sa poitrine se soulève, ses cuisses se serrent contre l'appareil qu'elle ne retient plus. C'est l'extase comme jamais elle n'a connu avec Paul. Combien de temps dura ce plaisir intense, elle n'en sait rien. Le vibreur poursuit son tournoiement sans même qu'elle ne pense à le retirer, ce qui la provoque encore. Elle reprend les mouvements de son bassin en portant les mains à ses seins, pinçant ses mamelons par de petits mouvements saccadés. Elle aime ce plaisir intense. Jamais elle n'aurait pu imaginer recevoir de son corps autant de plaisir, de ce corps qu'elle haïssait tant. La sueur coule sur sa peau, mais seul le plaisir reçu compte. Elle se sent tellement femme de recevoir ce cadeau, qu'elle y croit à peine. Elle poursuit ainsi sans trop grand espoir d'en arriver à une autre jouissance, chose impossible selon elle. Pourtant, elle ne s'arrête pas, savourant ces instants quasi démoniaques. Puis, sa main droite descend rapidement vers son sexe, pas pour retirer l'appareil, mais toucher à nouveau son clitoris. Il ne fallut que quelques secondes de masturbation pour qu'elle n'explode. Le plaisir est si intense, elle se contracte à un tel point, que le vibreur est littéralement expulsé d'elle. Ses mains lâchent son corps et s'agrippent aux couvertures du lit en s'ancrant à elles, comme pour se retenir, se contrôler, éviter de tomber. Sa respiration est saccadée, la sueur perle sur peau, elle se laisse voguer sur l'élan de ce plaisir encore un long moment, incapable de se relever. La cyprine a jailli de son sexe comme l'eau d'un barrage dont on vient d'ouvrir une vanne.

Après avoir repris ses esprits, elle pose finalement les pieds au sol, restant quelques secondes assise sur le rebord du lit. Ayant retrouvé son vibrateur, elle le pose près d'elle et constate comment son lit est mouillé, du jamais vu. Elle doit le laver. Elle a besoin de se rafraîchir à nouveau. Enroulant son drap qui heureusement était bien protégé en dessous, elle se rend à la salle de bain pour nettoyer le vibrateur, prendre une douche et laver les résidus de sa jouissance. Lorsqu'elle le lave le vibrateur à l'eau savonneuse, elle ne peut retenir un sourire de satisfaction. Comment n'avait-elle pas connu ce plaisir avant?

Lorsqu'elle replace l'appareil vibratoire dans son enveloppe, elle l'embrasse en souriant. Jamais son homme ne lui avait procuré semblable jouissance. Il n'y avait aucune comparaison de l'effet ressenti. Bien sûr, il n'y avait pas le contact humain du corps de son homme. Le plaisir était différent, très différent, mais combien délicieux à la fois.

De retour sur le patio, elle se laisse glisser dans la piscine, soulagée par l'eau un peu froide. Elle se laisse portée par l'eau, tout en revivant en pensée le moment qu'elle venait de vivre. Elle venait de connaître véritablement ce qu'était le sexe du corps et non le sexe de l'amour. Pour la première fois, elle faisait cette distinction comme elle avait lu dans ses livres et qu'elle n'avait pas cru possible. En être rendu à son âge et découvrir son corps était toute une révélation pour elle. Jamais elle n'aurait soupçonné parvenir à une telle jouissance, à un tel accomplissement. Toucher son corps, le caresser, l'aimer, l'apprécier, le

Je ma hais... Je m'aime

sentir se révéler, parvenir à lui faire l'amour en toute libéré, voilà ce qu'elle constatait maintenant. S'être détestée à ce point...

De retour sur sa chaise, elle s'allonge et se comble dans une détente quasi euphorique. Jamais elle ne s'était sentie aussi bien dans sa peau, dans son corps.

Partie Cinq

Le temps a coulé sur le corps de Capucine. Son évolution comme femme, au sens réel du terme, a grandie. Elle se sent plus libre, plus belle, plus désirable. Elle n'a pas revu Denis en dehors des heures de travail. À quelques reprises, il l'avait invité, mais elle craignait encore de se retrouver avec un autre homme que Paul. Quoique Paul, depuis qu'elle-même avait fait son chemin dans sa transformation, n'avait fait aucun effort pour l'accompagner. Il appréciait les changements et avait même osé lui dire qu'il la trouvait belle. Mais cela ne suffisait pas à Capucine, elle souhaitait plus que ça, voulait plus que ça. Paul n'avait pas changé d'un poil, il s'en tenait à ses habitudes de vies, sauf si elle le poussait à bouger, à sortir. Pour elle, il était devenu important qu'elle se retrouve dans son couple en tant que femme. Heureusement, ses enfants la complimentaient sans arrêt sur chacune des choses qu'ils remarquaient. Ils étaient épatés de voir leur mère sous un autre angle et surtout les filles,

la poussaient encore plus loin, lui faisant acheter des vêtements de plus en plus osés et plus mode.

Au travail, du personnel féminin avait à quelques reprises, souligné la beauté des vêtements que portait Capucine. Elle fut même surprise de recevoir de sa directrice certaines remarques qui au début la flattaient. Puis, lors d'une rencontre de travail où elles se retrouvèrent toutes les deux, Capucine remarqua pour la première fois le regard de sa patronne qui était constamment posé sur sa poitrine enveloppée d'un gilet à l'encolure quelque peu évasée. Mal à l'aise, Capucine avait refermé son veston, n'osant pas regarder dans les yeux Micheline. Elle ne comprenait pas le comportement de sa patronne, elle qui n'avait jamais osé se déplacer de quelques manières que ce soit. Cet incident ne se reproduisit plus, du moins Capucine n'avait pas cherché à aller plus loin. Maintenant, chaque fois qu'elle devait se retrouver seule avec sa directrice, elle portait des vêtements plus discrets.

La période des fêtes approchant à grands pas, les réunions festives de bureau commencèrent plus tôt qu'à l'accoutumée. Le premier fut celui des employés, sans que la direction ne soit invitée. Puis, ce fut celui du Conseil d'administration. Capucine, comme à chaque année, y était conviée. Elle se présenta à la fête et bavarda avec plusieurs personnes, jusqu'au moment où elle fut rejointe par sa directrice qui profita qu'elle parlait avec quelqu'un du Conseil pour s'approcher et se mêler à la conversation. Quelques minutes plus tard, elle entraîne Capucine par le

bras tout en parlant de choses et d'autres. Au bar, elle lui offre un verre en la regardant droit dans les yeux.

– Tu sais que tu es très jolie aujourd'hui, lance la directrice.

Capucine se sentit tout à coup toute petite et fort mal à l'aise, préférant prendre une gorgée que de répondre autrement que par un sourire timide.

– Ça te met dans un tel état quand je te fais un compliment, reprend la femme début cinquantaine et aussi ronde que Capucine. Ça me fait tout drôle de te voir réagir de la sorte, comme une petite couventine. Tu sais, j'ai une amie de cœur depuis quelques années à Toronto. Cependant, je commence à trouver les voyages un peu lourds, alors j'aimerais bien me trouver quelqu'un qui partagerait avec moi, tout en étant plus proche et disponible. Qu'en dis-tu?

– Je... Je ne veux pas vous faire de peine, mais je n'ai aucun intérêt pour les femmes. Je suis désolé.

– Ça ne fait rien. Maintenant, tu sais que si tu as besoin, je serai là, ajoute la directrice, avec un sourire qui ne cachait pas son appétit pour son employée. Il n'y a que les fous qui ne changent pas d'idées.

– Je suis marié et je n'ai aucune attirance pour les femmes. Tenons-nous-en là, si vous permettez, reprends Capucine qui met un terme à cette conversation plutôt embarrassante.

Elle s'éloigne et va rejoindre un petit groupe d'hommes qui discutent. Elle ne souhaite pas se retrouver seule avec sa patronne. Elle n'en revient pas qu'elle ait osé lui faire ces avances d'une manière aussi directes. Pendant qu'elle écoute à peine les gens autour d'elle, l'offre de sa directrice lui revient sans cesse à l'esprit. Elle sait son regard posé sur elle, la déshabillant des pieds à la tête, ce qui dérange considérablement Capucine. Elle profite que sa patronne a le dos tourné pour quitter la fête en douce, non sans saluer quelques personnes.

Une fois chez elle, elle ne peut s'empêcher de rire de cette situation quelque peu loufoque. Elle ne souhaite qu'une chose que sa réponse négative ne nuise pas aux relations de travail. Lorsque Paul s'est informé de sa soirée, elle a négligé de lui raconter l'incident, jugeant qu'il n'avait pas à savoir ce genre de choses. Pour elle, c'est un dossier clos définitivement et la poussière aura le temps de retomber au cours du weekend qui a débuté. Il ne reste qu'un seul party où elle aura à la rencontrer et c'est celui de la direction. Celui-ci ne la dérange pas trop, car son personnel de soutien en fera partie donc, elle aura beaucoup plus de gens avec qui discuter.

Paul, qui a eu une grosse semaine de travail, décide d'aller se coucher, la laissant seule. Les enfants sont sortis et ne rentreront que tard. Elle prend place à son ordinateur et se plonge dans un travail qu'elle voulait voir terminé pour lundi matin. Elle termine ainsi sa soirée.

Tôt le samedi matin, Paul quitte la maison pour se rendre chez son père. Comme chaque samedi matin, il lui rend visite et l'aide à de petits travaux à la maison. Capucine qui s'est réveillée, cherche à retrouver le sommeil, mais il ne vient pas. Elle se lève et ouvre son tiroir de bureau où elle prend le long pénis à deux bouts. Elle ne l'a encore jamais essayé et c'est ce matin qu'elle va le faire. Maladroite, ne sachant pas se servir d'un tel objet, elle commence par le glisser sur sa peau, le faire passer entre ses seins qu'elle serre de ses bras pour envelopper l'objet, comme elle faisait parfois avec le membre de Paul. Elle le remonte pour qu'il rejoigne sa bouche et elle le lèche lentement, ce qu'elle ne peut se permettre avec Paul. Le mouvement lent l'excite partiellement et elle se rend compte que l'objet glisse beaucoup mieux lorsque mouillé. Elle le recouvre de salive et le fait jouer entre ses seins, sur ses mamelons. Puis, lentement, elle le fait descendre vers son sexe, non sans l'avoir mouillé de salive. Il glisse entre ses lèvres, effleurant son clitoris, provoquant une vive réaction. Elle ne résiste pas longtemps avant de le faire pénétrer en elle. Il est suffisamment long pour toucher le fond de son sexe et que l'autre bout puisse caresser son clitoris. Elle déguste ainsi ce doux plaisir durant de longues minutes échangeant les bouts de temps à autre, afin de le garder mouillé de son bouillon. Elle ressent un plaisir différent de celui procuré par son vibreur. Pourtant, ce n'est pas suffisant pour elle. Elle se relève et prend son vibreur qu'elle active en mode vibration aussitôt. Poussant le pénis inerte dans son sexe, elle le bouge de manière délicieuse alors qu'elle appose son vibreur sur le haut de ses lèvres. Les deux objets

réunis la font réagir fortement. Elle sursaute, se cambre les reins, pousse les muscles de son ventre resserrant de plus en plus son col. La sensation augmente encore et encore, alors qu'elle maintient le mouvement de va-et-vient en elle. Son clitoris est en feu, gonflé de désir et de l'envie d'éclater dans la jouissance. Elle l'active, le laisse reposer et le reprend à plusieurs fois, pour en arriver à une excitation jamais atteinte. Lorsqu'elle replace le vibreur sur ce bouton gourmand, tout explose. Elle se tord de tous les côtés, gronde sa satisfaction, sa respiration est saccadée, sa poitrine se soulève, elle replie les jambes vers son ventre presque épuisé par cette jouissance d'un sommet presque apeurant. Elle interrompt le vibreur et le laisse tomber près d'elle, oubliant le pénis en elle. Les yeux fermés, elle est épuisée, mais dans une détente frôlant presque l'inconscience. Elle s'endort.

~

Capucine a passé une partie de l'après-midi à préparer la réunion de Noël pour ses employés. Lorsqu'ils arrivent, tout est prêt. L'esprit des fêtes prend rapidement le dessus et le gens s'amuse ferme. Tout va rondement et Capucine est ravie encore cette année de la réussite de sa petite fête. Elle reçoit des remerciements qui la flattent. Lorsque sa directrice se présente pour se mêler au groupe, Capucine n'a d'autre choix que d'aller l'accueillir. Micheline en profite pour l'embrasser sur les joues, sachant fort bien combien elle rend sa responsable des ressources

humaines mal à l'aise. Elle feint ne pas se rendre compte et va rejoindre d'autres employés, laissant Capucine presque figée sur place.

– Capucine, quelque chose ne va pas? demande Denis, qui l'a prise par les bras.

– Non! Tout va bien, merci, reprend-elle aussitôt.

– Tu m'accordes cette danse? Poursuis Denis.

– Si tu veux, oui.

Le couple rejoint les autres occupants sur l'emplacement de danse et se mêle à eux sur le rythme de la musique qui joue. La soirée avance et certains employés, comme dans toutes ces réunions, commencent à être réchauffés par la boisson. Des couples qui se forment entre employés disparaissent quelques minutes, puis reviennent rejoindre les autres. Quand un slow débute, Capucine jase avec des gens avec qui elle est plus proche. C'est cette danse que Denis a choisie pour venir à nouveau inviter celle qu'il convoite. Capucine n'a d'autre choix que d'accepter l'invitation et elle se retrouve à l'intérieur d'un groupe serré les uns contre les autres. Denis se rapproche d'elle autant qu'il peut, s'appuyant contre la poitrine de sa partenaire. Capucine ose et se laisse aller à l'ambiance, se permettant ce petit à côté de gâterie, histoire de voir sa réaction. Les quelques minutes que dure la danse la transportent dans une sensation qui n'est pas désagréable. C'était la première fois qu'un homme autre que Paul la serrait à ce point et qu'elle acceptait de participer. Lorsque Denis

posa ses lèvres sur son cou, un frisson indescriptible la parcourut. Elle se recula, alors qu'au même moment la musique prenait fin.

– Merci! lance Capucine à l'intention de son partenaire.

– Le plaisir a été pour moi, tu sais, reprend aussitôt, Denis.

La soirée tire à sa fin et Capucine décide de quitter. Il est temps pour elle de rentrer avant que les choses ne se détériorent pour elle. Le plaisir qu'elle a ressenti en dansant avec Denis lui fait peur et pire, lorsqu'elle a senti ses lèvres sur sa peau. Il ne lui fallait pas aller plus loin et regretter par la suite. Heureusement, l'approche des vacances des fêtes va laisser passer un peu de temps, ce qui viendra normaliser les choses.

Cependant, Capucine n'oublie pas la sensation ressentie. Elle lui revenait en mémoire sans cesse. C'était la première fois qu'elle s'approchait aussi près d'un autre homme et elle avait aimé. Elle s'en faisait le reproche, car, après tout, elle est mariée. Pourtant, quelque chose l'incitait intérieurement à aller plus loin, savoir jusqu'où elle pourrait s'aventurer pour goûter le fruit défendu. Elle s'était sentie tellement femme, quand Denis avait posé ce geste si doux, si vivifiant, si rafraîchissant. Bien sûr, elle s'était défilée au moment où s'était produit le geste, mais elle n'en avait pas pour autant ressentie le bien-être, la fierté, l'orgueil que ce soit à elle qu'il s'intéresse. Elle le croisait plusieurs fois par jour et cela depuis des années et jamais elle n'aurait seulement osé penser qu'elle pourrait s'arrêter à lui ou lui à elle. Il n'était pas laid comme homme, quoique très mince comparé à Paul. Toujours vêtue comme une carte de mode, elle lui

avait à quelques reprises fait la remarque sur son élégance. Peut-être était-ce ces compliments qui l'avaient fait oser? Elle n'en savait rien et ne comprenait pas encore comment un homme comme Denis pouvait s'intéresser à elle, une femme ronde, à comparer à d'autres femmes du service qui étaient beaucoup plus jolies et attirantes. Tout cela tournait et se retournait dans sa tête, sans qu'elle ne puisse en trouver les vraies réponses.

~

Le lundi matin, Capucine entre dans son bureau comme tous les lundis. Un bouquet de fleurs aux magnifiques coloris surplombe son pupitre. Déposant son manteau et sa bourse, elle s'avance et cherche une carte. Rien! Elle hume le parfum délicat des fleurs avant de prendre place, osant à peine détacher son regard de ce magnifique et premier bouquet de fleurs de toute sa vie de femme. Une seule personne a pu lui offrir cela, c'est Denis, elle n'en a aucun doute. Pourtant, à la cafétéria, elle ne l'a pas croisé ce matin, serait-il absent du travail? Donc, ce ne serait pas lui... sa directrice? Elle ne sait plus que penser. Sa main s'approche du téléphone, hésitante à composer le numéro de Denis. Si ce n'était pas lui...

Capucine choisit de ne rien faire, de ne pas chercher à savoir, préférant attendre que se manifeste cette généreuse personne. Elle effectue son travail habituel, sans être capable de se concentrer vraiment. Denis, Micheline, ces deux noms s'entremêlent dans sa tête. Elle regarde le

téléphone, il ne sonne pas... Il ne vient pas l'aider à lui fournir une réponse à son questionnement.

L'avant-midi se passe sans que personne n'appelle, contrairement à ce qui se passe habituellement. Elle quitte pour le dîner sans savoir. À la cafétéria, seule, elle prend place à une table, attendant secrètement que l'auteur des fleurs vienne la rejoindre ou passe lui souligner son geste. Rien! Ni Micheline ni Denis ne se manifestent.

Remontant vers son bureau, elle décide de tenter de savoir. Arrivée devant la porte du bureau de Denis, celle-ci est fermée. Elle avance la main pour frapper, mais hésite et finalement renonce. Pourquoi cette peur, cette indécision, cette hésitation? A-t-elle trop peur de savoir? Trop peur d'être déçue...

La journée se déroule sans qu'elle n'obtienne de réponse. De retour chez elle, elle est distraite dans la préparation de son souper. Paul va jusqu'à lui demander si elle allait bien, si elle n'était pas malade. Elle se reprend aussitôt, répondant que quelque chose la tracasse au bureau tout simplement, satisfaisant ainsi Paul. Ce soir-là, elle eut de la difficulté à trouver le sommeil.

Le lendemain, de retour au travail, Denis se manifeste finalement à la cafétéria. Dès qu'il dépose son cabaret, Capucine lance aussitôt...

– Tu n'as pas travaillé hier toi?

– Oui, mais je n'étais pas à mon bureau. J'avais deux rendez-vous, alors je n'ai passé que quelques minutes prendre des documents oubliés. Après, il était déjà un peu tard, je ne suis donc pas revenu. Et toi, ta journée s'est bien déroulée?

– Oui et non! Imagine-toi qu'en arrivant hier matin, j'avais un superbe bouquet de fleurs sur mon bureau et en plus, sans aucune indication du donateur.

– Wowww! Quelqu'un t'a gâté, ricane Denis. Tu sais qui t'a offert?

– Non, pas du tout, cette personne est demeurée anonyme toute la journée. Sans doute qu'elle n'était pas au bureau, lance Capucine, comme un hameçon en souriant.

– Alors tu savais que c'était moi, n'est-ce pas?

Capucine avait visé juste, Denis avait mordu.

– Je me suis douté que cela pouvait provenir de toi. Ce que je me demande, c'est le pourquoi du geste.

– Tu n'en as donc aucune idée?

– Pour te dire vrai, non. On en reparlera une autre fois, il est temps d'aller au travail.

Maintenant, Capucine sait. Elle se sent soulagée que ces fleurs ne proviennent pas de Micheline. C'est beaucoup plus dans la normalité des choses et surtout, moins compromettant pour elle.



Quelques jours passèrent avant que Denis ne se manifeste de nouveau. Il choisit le vendredi en fin d'après-midi pour rejoindre Capucine dans son bureau.

– Tu viens prendre un verre avec moi en terminant?

– Oui, pourquoi pas, lance capucine sans réfléchir, surprise par sa propre réponse aussi enthousiasmée.

– Alors on se rejoint au bar *Le Musicien*. Tu connais?

– Oui, j'ai vu ça pas très loin d'ici.

– Alors à tantôt et surtout, ne te défile pas, lance Denis en riant.

Capucine se contente de lui sourire timidement, encore mal à l'aise d'avoir accepté aussi vite l'invitation. Pour la première fois de sa vie, à quarante ans, elle va se rendre à un rendez-vous avec un autre homme que Paul. Pourquoi avait-elle accepté cette invitation avec autant d'empressement? Que voulait-elle se prouver? Avait-elle été surprise qu'un homme l'invite, elle, la hors normes du rêve des hommes en général et de la société? Que lui voulait Denis? Quelles étaient ses intentions à son égard? À quoi s'attendait-il d'elle? Elle comptait bien le découvrir lors de cette rencontre. Avant de quitter son bureau, elle refait son maquillage, recoiffe ses cheveux et ferme la porte derrière elle, ou sur

elle, sur sa vie passée, sur ce passé où elle s'est toujours sentie rejetée par les hommes.

Lorsqu'elle stationne sa voiture, elle demeure un long moment assise au volant avant de se décider à sortir. Il y a tellement de questionnement en elle que ses mains tremblent, tout son corps tremble. Une voix lui dit de refuser cette invitation et de partir rejoindre sa famille, alors qu'une autre lui ouvre les portes sur l'aventure, sur sa satisfaction de savoir, de connaître, de goûter autre chose de la vie.

Elle pénètre dans le bar comme une automate et Denis la repère tout de suite. Il s'avance vers elle et la reconduit à sa table en lui soutenant l'avant-bras. Capucine est comme dans un rêve, elle ne sent pas ses pieds toucher le sol, elle n'est plus maîtresse d'elle-même. Elle prend place à la petite table en souriant timidement à Denis qui semble, pour sa part, très confortable. Lorsqu'il lui offre un verre, elle choisit de prendre un simple vin blanc. Lorsque sa coupe est déposée devant elle, Denis lève son verre et...

– Merci d'être venue me rejoindre. Je sais que ce n'a pas été facile pour toi de prendre une telle décision. J'en ressens un réel plaisir, tu sais.

– Merci de ta gentillesse, mais tu devras répondre à plein de questions. C'est la première fois que je me retrouve seule avec un homme et je dois t'avouer que je ne me sens pas très à l'aise.

- Je ne suis pas venu ici pour t'abuser sexuellement, ne t'en fais pas, ricane Denis.
- J'espère bien, sinon tu manquerais totalement ton but.
- Capucine, je ne souhaite que mieux te connaître, rien de plus.
- Tu me rassures, reprend elle en souriant, se sentant un peu mieux dans sa situation.
- Tu sembles trouver extraordinaire que je t'aie invité...
- Disons que je ne suis pas tout à fait Barbie, lance-t-elle, en riant.
- Cela n'a rien à voir. Pour moi, je ne juge pas une femme sur les proportions de son corps, mais sur sa personnalité.
- Ravie de l'apprendre... Mais tu comprendras que je me vois et que je sais que je ne peux plaire à aucun homme. Je suis une hors normes, en dehors de tous rêves des hommes.
- C'est toi qui le dis, cela n'implique pas que je le pense ou que d'autres le pensent. Toi, tu te vois avec tes yeux, moi je te vois avec les miens. C'est aussi simple que ça.
- Non! Ce n'est pas aussi simple. Je suis consciente comment je suis et ça, personne ne peut le nier, pas même toi. Je me vois chaque jour dans le miroir.
- Je comprends, tu ne vois que ton corps, que ton poids. Tu te crois si à part que ça? Tu ne vois que ce que tu veux voir.

– Je suis réaliste.

– Les yeux de quelqu'un qui se regardent ne peuvent voir ce que les yeux d'une autre personne voient. Chacun voit à sa manière.

– Tu me fais la cour là?

– Non! J'essaie de comprendre ton point de vue. Tu sais, moi je te trouve très belle. Tu es une femme très intelligente, avec une personnalité particulièrement agréable.

– Tu ne regardes simplement pas la même chose que moi, sourie, Capucine.

– J'ai remarqué que tu avais beaucoup changé ces derniers temps. Je me trompe?

– Je ne sais pas, reprend Capucine, feignant d'ignorer qu'il avait raison.

– Moi je sais, j'ai remarqué. Je te trouve beaucoup plus... disons... évoluée dans ta manière d'être.

– Et ça sous-entend quoi?

– Tu as modifié ton maquillage, tu as embelli les vêtements que tu portes, plus libéralement je crois.

– Tu en as remarqué des choses. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi?

– Simplement que je te trouve beaucoup plus attirante. Ne prends pas ça mal, je n'ai pas d'arrière-pensée.

– C'est mieux comme ça, sinon tu serais déçu, reprends rapidement, Capucine.

– Tu peux avoir confiance en moi. Je ne suis pas un coureur de jupons ou un macho. Je m'intéresse simplement à toi comme femme. Je sais que tu es ma patronne, mais je t'en prie, oublies ça, nous ne sommes pas au bureau. Ce qui se dit ici entre nous restera entre nous.

– J'espère bien...

– Tu es méfiante et tu as raison, mais le temps fera que tu auras confiance en moi. Tout ce que je souhaite, c'est d'être ami avec toi, même si cela ne me déplairait pas d'être autre chose, ricane Denis.

– Autre chose... Comme quoi?

– Ce n'est qu'une blague. Quoique... C'est vrai que tu es attirante. Tu ne t'es jamais rendu compte de ça?

– Denis, je sais comment je suis, je me vois tous les jours.

– Je sais, tu te répètes. Tu cherches à te convaincre quoi?

– Non! Je sais, c'est tout, répond avec un accent d'agressivité, Capucine.

– Ne te fâche pas. Je ne me moque pas de toi. J'essaie de comprendre. Pourquoi n'acceptes-tu pas les compliments?

– Je ne sais pas. Je suis peut-être vacciné contre ça. Tu sais, quand on a pris un verre l'autre jour sur la terrasse, je t'ai vu regarder ma poitrine. Je

me suis dit, il ne cherche qu'une aventure avec une grosse. Il veut savoir comment je suis fait et par la suite, se moquer avec ses chums.

– Tu as raison pour une partie, mais tort dans l'autre. Oui, j'ai regardé ta poitrine. D'ailleurs, sous le soleil elle était magnifique.

– Ouais! Emballée comme ça peut-être. Si tu voyais déballée, tu changerais d'idée, ricane Capucine, surprise d'avoir osé dire ces paroles.

– Pour l'autre chose, je n'ai que très peu d'amis, donc je ne me vanterai à personne. Ce n'est pas tout à fait mon genre. Tu sembles croire que de faire l'amour avec une femme, ce n'est que son corps qui compte.

– Tous les hommes ne voient que ça.

– Je respecte ton opinion même si elle est fausse à mon avis. J'ai une tout autre manière de voir.

– Raconte-moi... J'ai hâte de voir ça.

– C'est simple. Pour moi, faire l'amour avec une femme, c'est d'abord la regarder dans tout son être. Son intelligence, sa personnalité, sa manière d'être et après seulement son corps. Encore là, le corps n'est que l'objet d'exécution.

– Il faut croire qu'il y a toutes sortes d'objets, de tous les formats, blague Capucine, qui ne sait trop que répondre.

– Tu n'es pas sérieuse là. Écoutes, si tu prends le temps de regarder toutes les femmes que tu croises dans une seule journée de magasinage, tu verras qu'une bonne majorité ne sont pas des Barbie pour employer ton

expression. Chaque femme est différente dans son corps et ce n'est pas la télé ou les revues qui doivent dire aux hommes le genre qu'ils doivent aimer ou voir comme une généralité.

– Tu es bien le seul homme que je connaisse qui pense comme ça.

– Tu te trompes encore, désolé. Si tous les hommes, qui ont des femmes qui ne sont pas selon les critères idiots des médias, les mettaient dehors, une très très grande partie des femmes seraient dehors dans la rue. Et pire, une très grande majorité d'hommes se retrouveraient seuls, car il n'y a pas assez de Barbie sur la terre pour combler ce vide.

– J'avoue que tu as peut-être raison. Cela ne change pas pour autant ce que je suis et comment je suis.

– Je ne te dis pas de changer d'opinion, mais de regarder autour de toi. Moi je dis que tu es belle et tu ne me feras pas changer d'idée.

– Bon, l'heure avance et je dois rentrer, lance Capucine à court d'arguments.

– Je comprends... Tu as ta famille. J'espère seulement que nous pourrons reprendre cette conversation une autre fois.

– Promis. Merci pour l'invitation, le verre et ta sensibilité envers moi. J'apprécie vraiment. Je te souhaite un beau weekend et à lundi.

Denis se lève et en profite pour déposer un baiser à peine effleuré sur chaque joue de Capucine, qui ne sait comment réagir à cette surprise. Elle sourit simplement et quitte rapidement le bar pour ne pas trop montrer

son embarras. Tout au long de la route qui la ramène chez elle, les paroles de Denis tournent et se retournent dans sa tête. Elle en est à se demander si, quelque part, il n'aurait pas un peu raison, ne serait-ce qu'un tout petit peu?

Le weekend ne fut pas assez long pour tout lui permettre d'assimiler les paroles entendues, lesquelles contrevenaient à tout ce qu'elle pensait d'elle.

~

Les petits rendez-vous entre Capucine et Denis se répétèrent à plusieurs reprises. Elle avait soif d'entendre ces paroles, ces opinions provenant d'un homme qu'elle avait, il lui faut bien l'avouer, mal jugé. Il était parvenu à la bouleverser, à renverser plusieurs de ses critères de vision de la vie, de sa vie. Aujourd'hui, elle ne le voyait plus du même œil et, de plus en plus, elle appréciait les baisers qu'il posait sur ses joues. Elle avait même osé penser qu'un jour il en poserait un sur ses lèvres. Ce n'était qu'un rêve. Pourtant, Denis, dans ses moments d'intimité sexuels, avait participé à la faire jouir. Elle s'en était fait un fantasme de plus en plus puissant. Elle se voyait belle et attirante avec lui, rehaussant sa jouissance chaque fois qu'elle l'invitait dans ses pensées secrètes.

Au bureau, Denis n'avait pas changé. Il gardait sa place et ne montrait rien de plus envers elle qu'envers les autres femmes. Elle l'admirait pour

ça et plus elle apprenait à le connaître, plus elle se sentait s'approcher de lui. Elle ne savait pas vraiment le sentiment qu'elle éprouvait pour cet homme, préférant se dire, se convaincre que ce n'était qu'une forte amitié. Chez elle, elle s'est surprise à le comparer à Paul, ce qui lui fait peur, atrocement peur. Car, à chacune des comparaisons, Paul en sortait perdant. Denis lui servait à mettre un visage sur cet homme qui un jour, lui avait tenu la porte au centre commercial et qui l'avait conduite dans ce si bel endroit pour lui faire l'amour. Elle en était à se trouver toutes sortes de raisons pour retarder sa rentrée à la maison, chaque fois que Denis l'invitait. Les regrets de se retrouver avec un autre homme s'étaient peu à peu estompés. Elle était empreinte d'un profond besoin de se faire dire qu'elle était belle. D'entendre ces mots qui chavirent le cœur, qui ravivent l'énergie du corps, qui le font tressaillir jusqu'au plus profond des tripes. Ce sont tous ces besoins qui firent qu'un soir, après le travail, elle osa accepter l'invitation de Denis, de lui préparer un souper chez lui.

Avant de descendre de sa voiture, elle prend plusieurs grandes respirations. Elle tente par tous les moyens de se convaincre que cette visite n'est que pure amitié, rien d'autre. Lorsqu'elle frappe à la porte, son poing tremble. Elle le fait si doucement, pour se convaincre qu'il n'entendra pas et qu'elle pourra ainsi rebrousser chemin. Mais, ce ne n'est pas le cas, la porte s'ouvre.

– Merci d'être venue? Je n'y croyais pas vraiment.

– Je suis là...

– Je vois, ricane Denis qui l'invite à entrer.

La porte refermée, il passe devant elle pour lui tendre la main, mais aussi pour l'embrasser sur les joues. Capucine se rendit tout de suite compte que les baisers déposés sur sa peau n'étaient pas comme ceux déjà reçus. Quelque chose était différent, un frisson l'avait parcouru tout au long de l'échine en les recevant. Leurs yeux se fixèrent les uns aux autres et lentement, leurs bouches se touchèrent. Un baiser doux, sensuel, réciproque qui en déclencha un autre beaucoup plus gourmand. Leurs langues se mêlèrent l'une à l'autre, s'entrecroisant, se caressant davantage. Capucine ne put retenir ses mains qui griffèrent le dos de son compagnon qui la serra aussitôt contre lui avec une force qu'elle n'avait pas soupçonnée de lui. L'effet fut si puissant qu'elle se déprit rapidement, contrainte par la peur provoquée en elle, envers elle. Elle avait oublié, l'espace de ces secondes, qu'elle était Capucine la femme hors normes et laide. Un mouvement de panique l'envahit, ne pouvant retenir les larmes qui coulèrent sur ses joues. Denis la retient devant lui, la regarde dans les yeux et dans un geste tendre il essuie du revers de l'index les gouttes de la peur et de bouleversement ressentis de sa compagne.

– Calme-toi. Allons prendre un verre, si tu veux bien, lui offre-t-il.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée de rester ici, autant pour toi que pour moi.

Denis ne tient pas compte de ces paroles et s'affaire à ouvrir une bouteille de vin blanc. Il verse les deux coupes et en offre une à son invitée qui

l'accepte. Leurs verres se touchent et tintent sous un sourire. Capucine ne sait que dire, les mots ne viennent pas, son corps a chaud, il transpire les émotions qui s'entrechoquent en elle. Elle sent trembler ses chairs sous ses vêtements. Elle est plantée là sur la moquette, sans pouvoir bouger ses pieds, les ressentant retenus comme par un ciment colle.

Denis prend sa coupe et la dépose sur la table du salon. Il entoure Capucine de ses longs bras et prend sa bouche encore une fois. Elle ne peut plus résister, elle ne veut plus résister, elle a besoin de se sentir traverser de part en part par ce doux plaisir, cette reconnaissance qu'elle est belle, qu'elle attire, qu'elle provoque. Elle répond à Denis avec force, y mettant tout son être intérieur, tout ce qu'elle avait nié et renié au fil de sa vie de femme. Leurs corps se soudent l'un à l'autre, rejoignant leurs bouches inséparables, insatiables. Capucine se sent flotter sur un nuage, transportée dans un rêve, craignant de se réveiller trop tôt encore une fois.

Denis recule lentement, l'entraîne avec lui vers sa chambre. Il la fait se retourner et lentement la bascule sur le lit. Capucine ne sait plus où elle en est. Elle se laisse voguer dans la légèreté qu'elle ressent. Son corps vibre de toutes parts, l'envie est en elle comme un couteau qui la déchire. Elle essaie de résister contre sa propre volonté qui s'affaiblit de plus en plus. Denis défait les boutons de sa blouse, découvre son soutien-gorge fleuri de dentelles et dépose ses lèvres sur cette chair fragile, brûlante et gonflée par l'envie du désir. Il relève le soutien-gorge, dégage

entièrement la poitrine compressée. Ses mains retiennent les seins collés l'un contre l'autre et sa bouche les parcourt avec douceur. Quand il saisit un mamelon entre ses lèvres et l'aspire, Capucine ne peut retenir un gémissement de plaisir. Il saute de l'un à l'autre des mamelons pendant de longues minutes, savourant ce moment de partage. Les bras au-dessus de la tête, Capucine s'abandonne totalement à la puissance du désir en elle. Plus rien ne compte, plus rien n'existe que cet homme qui lui fait l'amour, qui la transporte au plus profond d'elle-même, qui la fait s'épanouir, s'ouvrir au plaisir de la chair.

Il caresse sa peau comme une pièce de soie ou de velours, en tirant toutes les sensations possibles. Il mordille sa chair, la fait frémir, l'excite et la comble. Après un long moment, Capucine l'aide à retirer ses vêtements, sans penser un seul instant aux formes de son corps. Elle veut ce plaisir, elle le veut profondément dans sa chair, dans son esprit et dans son cœur. Plus rien ne compte, sauf ce moment intense. Elle sent ses mains douces, chaudes et délicates courir sur elle et elle s'en régale. Sa bouche, sa langue ne s'arrêtent pas de la faire se sentir bien, faisant augmenter cette envie ultime de la jouissance.

Ils se retrouvent nus, l'un sur l'autre, sans se voir vraiment, alors que leur peau glisse l'une contre l'autre. Lorsqu'elle sent cette bouche brûlante se poser sur son sexe, elle parvient à peine à retenir un hurlement qui s'étouffe dans sa gorge. Elle sent cette langue qui effleure chacune de ses lèvres gonflées par la passion de la chair. Elle le veut en elle, mais il ne la

comble pas, il la fait languir, ne s'arrêtant jamais assez longtemps pour que la jouissance explose. Tous les muscles de son corps sont contractés dans une telle puissance, qu'elle craint d'éclater sous cette pression. Lorsque Denis referme sa bouche sur le clitoris, elle griffe les draps avec force pour se contenir. La chaleur est si bonne, si douce, si chaude à la fois, qu'elle explose. La jouissance est enfin là, elle s'extirpe d'elle, tel un volcan qui défonce la couche de roc qui le retenait prisonnier. Ses jambes se raidissent, se replient, son ventre se gonfle, se vide de sa respiration, elle jouit avec une telle intensité que la sueur perle sur son front, sur son corps. Son esprit n'est plus là, il s'est envolé dans les vapeurs de l'explosion. Ce sont ses mains qui la font revenir à elle. Elles ont tellement serré ses seins que la douleur lui a fait reprendre conscience.

Denis se replace près d'elle, alors qu'elle se relève péniblement, les membres encore engourdis d'y avoir trop joui. Elle embrasse son compagnon avec passion. Puis, lentement, elle se glisse sur lui, écrasant sa poitrine contre sa peau, la soulevant pour l'effleurer avant de s'arrêter sur son membre gonflé à bloc. Elle promène ses seins lentement sur le membre, l'écrase, le caresse, puis descend sur les cuisses. Elle remonte quelques instants plus tard et cette fois, sa langue glisse sur le membre. Denis gémit, déguste et se laisse aller aux caresses de sa compagne. Lorsque Capucine soulève le membre avec ses lèvres, elle l'enfonce dans sa bouche. La chaleur qui s'y dégage fait sursauter Denis qui se tord de plaisir. Dans un mouvement de va-et-vient très lent, Capucine le caresse

de sa bouche, alors que ses mains effleurent les testicules de son partenaire. Elle délaisse quelques instants le membre, pour suçoter les testicules et les titiller de la pointe de sa langue. Ils n'ont plus la notion du temps, que celle de la passion et du désir. Ils sont femme et homme, sans critères, sans différences et sans contraintes.

Capucine se montre sous son vrai jour, celui de la femme, celui de celle qui envie le corps d'un homme. Sur lui, pour la première fois de sa vie, elle applique avec toute cette passion qui surgit d'elle à grands flots, trop longtemps retenue, refoulée et ignorée. Elle se sent si belle... si femme... Elle n'arrive plus à penser à autre chose qu'à se combler et à plaire à cet homme qu'elle connaît à peine. Elle se donne entièrement avec toute cette sensualité, cette sexualité qu'elle a si souvent imaginée, rêvée, fantasmée. Elle porte Denis aux nuées, l'empêchant de retenir plus longtemps le jet de la jouissance. Elle ne le lâche pas, vide littéralement le membre de son compagnon qui lentement, se détend.

Pourtant, leur appétit n'est pas à son comble. Denis reprend les caresses envers sa partenaire. Capucine se laisse prendre. Les yeux fermés, elle veut goûter chacun des mouvements des mains, de la bouche qui l'effleure, du corps qui s'écrase contre le sien. Elle ressent des sensations jusqu'ici inconnues d'elle, des points sur son corps qui réagissent au moindre touché. Elle ne veut rien perdre, tout graver dans sa mémoire.

Chaque fois que Denis prend sa bouche, c'est l'extase en elle. Ce contact est un déclencheur instantané. Elle aime sentir une langue contre la

sienne. La goûter lorsqu'elle tourne autour de la sienne, lorsqu'elle se couche contre la sienne. Les salives de la sensualité qui s'entremêlent, chaudes, puissantes, provocantes.

Les caresses de Denis font encore une fois monter son envie vers le sommet du plaisir. Il ne néglige aucune parcelle de sa chair, déposant des milliers de petits baisers qui la marquent, qui s'imprègnent sur elle et en elle. Puis, d'un geste inattendu de sa part, elle se relève et le renverse sur le dos. Sans se poser de question, sans réfléchir, se laissant conduire par sa passion, elle prend place sur lui, assise sur ses parties. Lentement, elle prend le membre redevenu en pleine érection et le dirige là où elle le souhaite, en elle, profondément en elle. Elle le ressent la pénétrer, toucher le fond de son corps, pousser contre ses parois. Pendant qu'elle se comble, ses mains caressent ses seins, les massent, enserrant les mamelons entre les doigts, appuyant parfois jusqu'à la frontière de la douleur et du plaisir. Elle bouge sur Denis, masturbant son membre avec son intérieur qui se dilate et se contracte sans arrêt. Son col se referme sur le membre l'emprisonnant avec force. Denis a mêlé ses mains aux siennes et tous deux, quadruplent les sensations du plaisir. Capucine agit comme si cela avait toujours fait partie d'elle. Elle se donne entière, sans contrainte, sans restrictions, obéissant aveuglément à son corps, suivant l'instinct animal en elle, s'y soumettant pleinement. Elle relâche une main et la porte à son clitoris qu'elle masse lentement. Elle sait qu'elle va bientôt exploser et souhaite dépasser le sommet des sommets, monter encore plus haut vers

la jouissance ultime. Son va-et-vient s'accroît, devient plus rapide, plus ferme encore, mettant à contribution chacun de ses muscles. Plus grande est la sensation, plus son état de conscience lui échappe. La force qui cherche à sortir de son corps est si puissante qu'elle ne peut la retenir. Un hurlement s'échappe de sa gorge rejoignant celui de Denis. La jouissance est à son comble, incontrôlable, impossible à arrêter. Le temps n'existe plus... Leurs corps bougent contre leur volonté recherchant encore et encore le plaisir les conduisant vers l'épuisement total.

Elle retombe sur lui comme un poids mort. Elle se laisse glisser sur le côté, vidée et cherchant à reprendre le contrôle de sa respiration encore saccadée.

– Tu es si belle, lance Denis. Merci!

Capucine ressent ces mots profondément. Elle s'enroule contre lui, se serre avec toute la force insoupçonnée qui lui reste. Elle se laisse bercer par la douceur du moment. Lentement, elle reprend ses esprits et un mouvement de panique s'empare d'elle. Quelle heure est-il?

– À peine vingt-deux heures, reprends, Denis.

– Je dois partir.

– Prends au moins une douche...

– Oui! J'en ai grand besoin.

Lorsqu'elle regagne son domicile, Capucine n'est plus la même, elle ne sent plus la même. À quel niveau, elle ne saurait encore l'évaluer, le

définir, mais tellement de barrières, tellement d'entraves sont tombées en elle, qu'elle se sent quelqu'un d'autre. Elle rejoint Paul qui dort paisiblement. Elle dépose un baiser sur son bras et se tourne pour trouver le sommeil. Comment trouver le sommeil après pareille aventure?

Elle ne saurait dire à quelle heure son corps et son esprit se sont endormis.

~

Au bureau, rien n'a changé dans le comportement de Denis. Il la salue comme auparavant, agissant sans tenir compte de leur aventure. Elle fut agréablement surprise lorsqu'il la rejoignit un midi à la cafétéria. Il demande poliment pour se joindre à elle, ce à quoi elle acquiesce.

– Alors tu vas bien? demande Denis.

– Oui! Tout se passe comme je le veux, sauf les petits problèmes du travail.

– Tu viens prendre un verre à la maison en terminant?

– Non! Je n'en ai aucunement l'intention. Je pense qu'il faut mettre les choses au clair entre nous. Nous avons eu une magnifique aventure que je n'oublierai jamais. Pourtant, je n'ai aucunement l'intention de poursuivre notre relation. Je reconnais que j'ai été comblée comme jamais cela ne m'était arrivé. J'ai une famille que je ne veux pas la briser. Je serais incapable de leur faire du mal.

– Je te comprends, tu sais. Je voulais de l'offrir, même si je savais à l'avance que tu refuserais.

– Je te remercie de ta gentillesse, j'apprécie cette intention.

– Tu disais tout à l'heure que tu n'oublieras jamais ces moments passés ensemble. Sache que ce sera pareil pour moi et si jamais tu changes d'idée, je serai toujours prêt à t'accueillir. Jamais je n'ai passé de si bons moments avec une femme. Je me suis senti comblé par toi. Voilà ce que je voulais te dire.

– Alors, restons-en là. Ne gâchons pas ce qui sera pour chacun de nous un souvenir agréable et délicieux.

– Tu as raison, je le sais. Pourtant!

– Merci! Denis...

– Merci pour...

– Pour tout ce que tu m'as apporté. Tu ne sauras jamais à quel point, quel bien cela m'a fait. Je t'en parlerai peut-être un jour. Restons-en là.

Le dîner terminé, ils regagnent leur bureau respectif comme si rien ne s'était produit. Cependant, pour Capucine, l'empreinte de ces moments de partage restera à chaque instant imprégnée dans sa mémoire et dans son corps. Pas un seul moment de sa liberté ne se passe sans qu'elle ne repense à ce qu'elle a fait. Sans regret, mais aussi sans envie de recommencer. Lorsqu'elle a retrouvé sa vie à son retour chez elle, ce n'était pas des remords qu'elle ressentait, mais elle avait finalement

trouvé la confiance en elle, en son pouvoir de femme. Maintenant, elle savait qu'elle était aussi belle que quiconque. Plus jamais elle ne sentirait rabaissée, plus jamais elle ne sera blessée par des remarques désobligeantes entendues à la sauvette, ou par des regards qu'elle interprétait comme du dégoût devant ses formes. Cette aventure l'avait libérée à jamais de ce carcan de douleurs qui l'affligeait, de cette sensation destructrice d'être mise à part, de se sentir à part. Tellement de choses s'étaient écroulées autour d'elle, en elle, par ce seul geste. Elle sait qu'elle ne peut encore mesurer tout l'impact de son geste. Parfois, elle regarde Paul à son insu, elle voudrait tellement lui dire, lui faire comprendre son besoin, ce besoin qu'il la voie belle, qu'il lui dise qu'elle l'est. Maudite routine! Maudite routine qui s'est installée dans sa vie, dans leur vie de couple. Comment la briser?

Paul lui a donné tellement de choses, mais aussi tellement de choses qu'il ne lui a pas données. Elle rumine ses pensées et en arrive trop souvent sur le point de tout lui avouer. Paul ne comprendrait pas, il n'accepterait pas, peu importe les explications qu'elle lui fournirait. Elle devait trouver le moyen de changer les choses, de changer leur vie, quitte à le harceler de toutes les manières jour après jour. Il fallait à tout prix que leur vie de couple se modifie, qu'ils se retrouvent comme une femme et un homme encore remplis de désir l'un envers l'autre. Bientôt, ils seront seuls à la maison et elle refuse de devenir un meuble. Elle doit renforcer sa volonté de demeurer une femme et ce n'est certes pas en quittant Paul qu'elle y

parviendra. Bien sûr, elle a encore de ces vieilles idées qui viennent parfois lui faire peur, qui tentent de la ramener en arrière, qui la font hésiter, qui la font regretter. Elle parvient à les chasser, à les combattre, à lutter contre elles, mais non sans peine. Elle se sent parfois déchirée, faible et démunie devant les réactions de Paul. Pourtant, elle doit poursuivre son combat et gagner cette guerre, pour elle, pour Paul, pour sa vie de femme, pour leur vie de couple. Elle y a mis tellement d'efforts au cours de cette dernière année, qu'elle refuse d'abandonner.

Petit à petit, une chose à la fois, elle demande, elle suggère, elle laisse sous-entendre ses idées, ses intentions, ses goûts, ses envies. Au lit, elle progresse lentement avec Paul sans trop l'apeurer. Elle modifie ses comportements, ose de nouvelles choses, parfois feignant le hasard. Et lorsqu'elle se rend compte que Paul accepte, elle cherche un autre moyen pour aller plus loin, aller vers ce qu'elle veut, ce qu'elle aimerait.

Dans la vie de tous les jours, elle s'applique à être encore plus belle. Elle visite les boutiques, demande des conseils, achète de nouveaux vêtements, des dessous de plus en plus osés qui font réagir Paul. Elle aime se sentir belle pour lui, elle aime qu'il la voie belle, à part des autres, qu'il la voie comme sa femme, pas au sens du terme de la société, mais au sens de la femme qu'elle est.

Puis un jour, alors qu'ils s'apprêtaient à sortir, elle avait revêtu une jupe coupée à hauteur des genoux, une blouse quasi transparente sur un soutien-gorge magnifique, un bouton qu'elle n'avait pas attaché

volontairement, une nouvelle coiffure, un maquillage différent avec de petits brillants, elle reçut le plus beau cadeau de toute sa vie.

– Tu es tellement belle, lance Paul en la regardant.

Elle ne put retenir ses larmes. Le plaisir qui s'empara d'elle fut si intense, si profond... Il quitte son fauteuil et s'avance vers elle, la prend dans ses bras et la serre contre son cœur avec une telle force, qu'elle sentit craquer ses os. Pour la première fois, il avait prononcé ces mots, ces tout petits mots, si simples, mais combien doux à entendre, si peu et si forts à la fois, si étourdissants, si agréables. Pour la première fois, c'était lui qui avait pris sa bouche. Elle s'abandonne à lui et sans penser à son maquillage, sans penser à l'heure, sans penser tout simplement, elle se laisse prendre. Paul la conduit vers leur chambre en gardant sa bouche contre la sienne. Elle flottait littéralement sur le plancher, enserrée dans ses bras puissants. Il la renverse sur le lit. Doucement, il défait sa blouse, l'aide à la retirer, s'attaquant aussitôt à la jupe et aux souliers. Debout devant elle, ses yeux sont rivés aux siens par un lien énergétique puissant, celui de l'amour, l'amour du corps et du cœur. Il retire sa robe de chambre et s'approche d'elle. Pour la première fois, il avait fait ce pas si important pour elle, il lui demandait de lui faire l'amour.

Capucine était transportée, son cœur s'emballe devant ce plaisir si longtemps attendu, voire inespéré. Paul lui fait l'amour pendant plus d'une heure. Ensemble, ils se répondaient avec vigueur, dans une force étant parfois agressive et presque brutale. L'échange la ramena en arrière,

effaçant peu à peu l'image de Denis qui donna lentement place à celle de Paul. Comme deux adolescents, pressés, ignorant les subtilités des caresses, ils se donnent et se donnent. Lorsqu'elle ouvrit les yeux pour le regarder, elle vit sur le visage de Paul, un petit sourire libérateur, un petit sourire jamais vu. Tendrement, elle prend son visage entre ses mains et dépose ses lèvres sur les siennes. Elle voulait ainsi sceller cette bataille gagnée par un baiser. Elle lui sourit en laissant tomber quelques larmes sur lui sans qu'il ne questionne le pourquoi.

Capucine était à l'orée du vrai bonheur avec son homme. C'est main dans la main qu'ils quittèrent la maison.

FIN